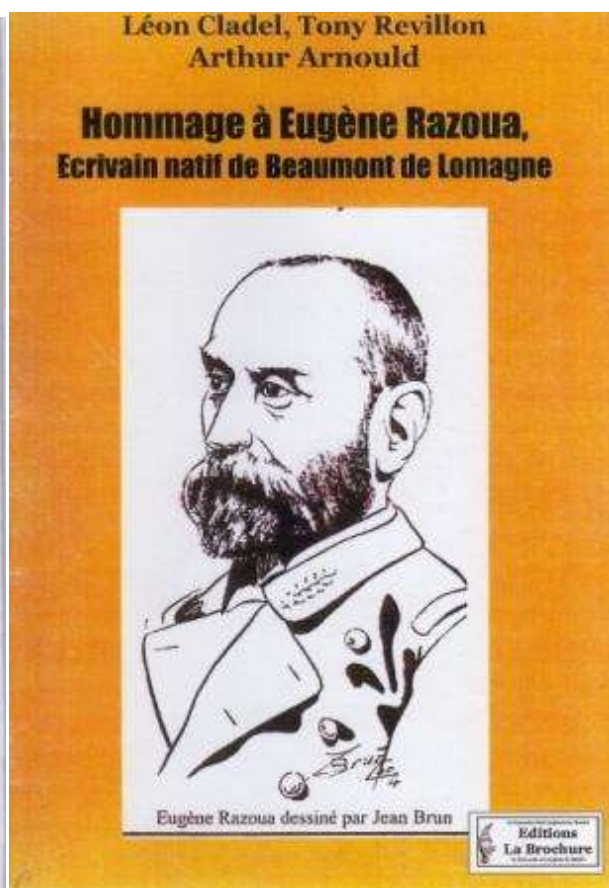


# Bilan sur Razoua Eugène et son frère Joseph

Ce livre est disponible en entier sur ce blog  
[Les Grands Jours de la République](#), Eugène Razoua



Cette brochure est toujours disponible sous forme papier au prix de 5 euros.  
Je note que Jean-Claude Fabre a réussi à évoquer Razoua dans le bulletin de la société archéologique du Tarn et Garonne en 1988.

## Sommaire

Biographie du député

Razoua par **Marcel Thourel**

Cladel, Razoua, Grousset, Kinceler

La mort de Dussoubs vue par **Razoua**

Guerre en Algérie en 1855

Revue cosmopolite n°14 18 avril 1867

SOUVENIRS D'UN SPAHI : EL ROUMI

Bou-Hadjar, 12 mai 1859. Mon cher Murat,

Razoua phénoménal même pour son enterrement

L'épisode Razoua à la Commune de Toulouse

Le Quercynol crucifié par **Edmond Campagnac**

Les convulsions de Paris. Les prisons pendant la Commune,  
**Maxime Du Camp**

LE GAULOIS, SAMEDI 7-8 1880, PROFILS COMMUNARDS,  
**Becquet**

Gaulois 20-12-1868, article étrange

Deux articles sur **Hector France** qui fut en Algérie avec  
Razoua

Dans les journaux.

Cahiers rouges, RAZOUA **Maxime Guillaume**

## M. Eugène RAZOUA

Né le 16/07/1830 à BEAUMONT-DE-LOMAGNE (TARN-ET-GARONNE - FRANCE)

Décédé le 29/06/1879 à GENÈVE (SUISSE)

Mandats à l'Assemblée nationale ou à la Chambre des députés

08/02/1871 - 07/03/1876 : Seine - Extrême-gauche

### BIOGRAPHIE

Biographie extraite du dictionnaire des parlementaires français de 1789 à 1889 (A.Robert et G.Couigny)

Représentant en 1871, né à Beaumont-de-Lomagne (Tarn-et-Garonne) le 16 juillet 1830, mort à Genève (Suisse) le 29 juin 1877, servit d'abord dans les spahis, puis vint à Paris, et s'essaya à la littérature, en publiant un piquant volume sous ce titre : Les Souvenirs d'un spahi. Il donna quelques articles de fantaisie à la Vie parisienne, puis, étant entré en relations avec plusieurs des chefs du parti républicain avancé, dans les dernières années de l'Empire, et notamment avec Delescluze, il contribua à la fondation du Réveil (1868), où il se chargea spécialement de la chronique militaire. La vivacité de ses polémiques le signala bientôt aux rigueurs du pouvoir. Impliqué dans l'affaire du complot qui précéda de quelques jours le plébiscite de 1870, M. Razoua fut arrêté, et, après quatre mois de détention préventive, comparut, le 18 juillet, devant la haute cour de Blois, qui dut l'acquitter, le ministère public n'ayant pu relever aucune charge contre lui. Il prit part à la révolution du 4 septembre, fut élu chef du 61<sup>e</sup> bataillon de la garde nationale, et se montra hostile au gouvernement de la Défense nationale à la suite des événements du 31 octobre auxquels il avait été mêlé, il fut révoqué de son commandement. Le 8 février 1871, M. Razoua fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le 39<sup>e</sup> sur 43, par 74,415 voix (328,970 votants, 547,858 inscrits). Il alla siéger à Bordeaux sur les bancs de l'extrême-gauche, et vota, le 1<sup>er</sup> mars, contre les préliminaires de paix. Lors du mouvement insurrectionnel du 18 mars, il se trouvait à Paris : il reprit le commandement de son bataillon, et donna sa démission de représentant par une lettre ainsi conçue : « Citoyen président, représentant du peuple de Paris, j'avais reçu de lui le mandat impératif d'affirmer à l'Assemblée nationale : 1<sup>o</sup> La République au-dessus du suffrage universel; 2<sup>o</sup> la guerre à outrance pour défendre son indivisibilité; 3<sup>o</sup> la mise en accusation des hommes du 4 septembre. Mon mandat est rempli. Au 31 octobre comme au 22 janvier, j'ai affirmé en face du gouvernement de l'Hôtel de Ville la Commune de Paris. C'est vous dire, citoyen président, qu'adhérant à la révolution du 18 mars, je donne ma démission de représentant du peuple à l'Assemblée de Versailles. » A la tête de son bataillon, M. Razoua prit une part active à la lutte de la Commune contre Versailles, fut nommé commandant de l'Ecole militaire, et siégea parmi les juges de la cour martiale. Lors de l'entrée des troupes à Paris (21 mai), il s'échappa et gagna la Suisse. Arrêté à Genève en août 1871, sur une demande d'extradition du gouvernement français, il fut remis en liberté peu après, assista au meeting de l'Internationale qui fut tenu à Carrouge, fonda à Genève un journal révolutionnaire intitulé **la Revanche**, que le gouvernement helvétique supprima, et fut condamné par contumace le 31 août 1872, par le 3<sup>e</sup> conseil de guerre de Versailles, à la peine de mort. Il mourut à Genève, avant l'amnistie.

## Razoua par Marcel Thourel

Dans le mensuel socialiste Marcel Thourel avait l'habitude d'honorer quelques figures du passé mais il était rare que ces figures soient locales. Ce texte sur Razoua est d'autant plus appréciable et il me permet d'honorer à mon tour la mémoire de ce militant exemplaire. JPD

### **Changer la vie Mars 1984, n°116 Un « communard » de chez nous : A.E. Razoua**

C'est au hasard d'une lecture et d'une conversation que j'ai découvert l'oublié de la présente chronique. Il est curieux de devoir écrire «oublié» car ce personnage est bien de chez nous.

En effet, Angel Eugène RAZOUA, est né à Beaumont-de-Lomagne, le 16 Juillet 1830. De par sa mère, il appartenait aux maisons aristocratiques des RAOUSSET-BOURBOU. Son père le destinait à la prêtrise, mais il quitta le séminaire pour entrer dans la marine marchande. Il navigua quatre ans au Brésil, en Bolivie, au Pérou. Tony REVILLON, le décrit ainsi : «taille moyenne, maigre, les cheveux coupés ras, le visage bronzé, allongé par une barbe en pointe, le nez en bec d'aigle, de grands yeux bleus profondément enchâssés».

Agé de 20 ans, il s'engagea dans un régiment de chasseurs à cheval. Il suit des cours de cavalerie à l'Ecole de Saumur dont il fut renvoyé, s'étant affilié à une «Marianne» (Société secrète républicaine). Envoyé au 3ème régiment de Spahis en Algérie, il y restera 14 ans. Il est libéré en 1863 avec le grade de Maréchal des Logis. On voit que ses opinions n'avaient guère servi son avancement.

Revenu à la vie civile RAZOUA, écrivit dans «le Réveil» de DELESCLUZE. En 1870, il fait 6 mois de prison préventive pour complot contre la sureté de l'Etat. Avec la proclamation de la République il est nommé chef du 61ème bataillon et sera révoqué de son grade pour avoir pris part au mouvement révolutionnaire du 31 Octobre 1870. Elu député de la Seine le 6 Février 1871 il démissionnera en même temps que Ch. DELESCLUZES. Sous la commune on lui donna à nouveau le commandement du 61ème bataillon de la Garde Nationale.

Son passage à Toulouse dans les premiers jours de la Commune est peu connu. Armand DUPORTAL, dans son rare ouvrage «la commune à Toulouse fait mention de la participation de RAZOUA, à une réunion de la Société «l'Alliance Républicaine» dont il avait été un des membres fondateur.

Faut-il voir là une relation de cause à effet, le 25 Mars, la commune de Toulouse était proclamée du Balcon de l'Hôtel de ville, son existence sera d'ailleurs éphémère.

A Paris, les 3 et 4 avril, il participe à la marche sur Versailles comme chef d'état major du Général DUVAL. Comme lieutenant-colonel, il sera commandant de l'Ecole Militaire. Le 12 Mai, il est nommé juge titulaire à la seconde Cour Martiale. Après avoir organisé l'évacuation de l'École Militaire le 22 Mai, il se retire chez un ami, d'où il partira pour Genève en Juin. Le fait d'avoir abandonné son poste le 22 Mai, lui vaudra des critiques, mais LEPelletier dans son «Histoire de la Commune» affirme qu'il avait la réputation d'être un

brave. Le 3ème Conseil de guerre le condamnera par contumace à la peine de mort.

Réfugié en Suisse, il est arrêté le 17 Juillet 1871 sur demande d'extradition du gouvernement Français, mais celui-ci n'ayant pu apporter des preuves suffisantes, il sera relâché. C'est à la suite de ce refus, de la Suisse de livrer à la France les proscrits de la commune que ceux-ci reçurent définitivement le droit d'asile.

Les exilés de tendance Socialiste, affiliés à l'Association Internationale des Travailleurs, se lancèrent dans des actions de type utilitaire et didactique. La plus connue est celle que RAZOUA fonda à Genève «La Marmite Sociale», restaurant coopératif pour réfugiés dans le genre de «La Marmite» que VARLIN avait fondée à Paris, mais, se différenciant de celle-ci car elle ne se proposait pas seulement « de livrer à tout travailleur une nourriture la plus hygiénique, au meilleur marché possible, en supprimant les intermédiaires onéreux et en appliquant les bénéfices à la diminution des prix de vente», mais aussi «de combattre la tyrannie de l'ignorance par la lecture».

Pour se venir en aide les uns aux autres, les exilés formèrent la société des proscrits. La cotisation était de 1 franc cinquante par mois. Les réfugiés arrivant à Genève sans ressources recevaient la somme de 1 F, 50 par jour à titre d'avance remboursable à la société. Il en était de même pour les malades.

Cette société organisa aussi des chaînes d'évasion grâce auxquelles des communards menacés de mort ou du bagne purent rejoindre la Suisse.

Durant son séjour en Suisse RAZOUA devra parfois changer d'identité, c'est ainsi qu'il se nommera MARCAS, F. MARTINEZ, E. MERCUTO.

Membre de la section de propagande et d'action révolutionnaire Socialiste de Genève constituée le 8 Septembre 1871, il sera également président en Avril 1873 de la Société de Secours Mutuel «La Parisienne» et prendra une part active à toutes les manifestations de la première Internationale à laquelle il resta fort attaché.

Comme la plupart des exilés, il vivra pauvrement et lorsqu'il héritera d'une rente de son frère décédé, il n'en profitera que peu de temps.

Lorsque RAZOUA, mourut le 2 Juin 1878, à l'âge de quarante huit ans, il sera enterré civilement, son cercueil recouvert du drapeau rouge du 22è bataillon fédéré parsemé de branches d'acacia, symbole maçonnique. Sur sa tombe, A. ARNOULS, JOUKOWSKY. ROCHETTE, et LE FRANCAIS prononcèrent des discours retraçant les traits de caractère et la vie de ce compatriote bien oublié, même semble t-il, dans sa commune d'origine.

Puis-je suggérer à nos amis Socialistes de Beaumont-de-Lomagne qui sont en position de le faire, de donner à une rue de leur ville, le nom de RAZOUA ? Bien entendu, il n'est pas question de débaptiser une rue existante : laissons à la droite ces pratiques malsaines - mais de profiter de l'ouverture d'une voie nouvelle pour honorer leur illustre concitoyen. Ce jour là, je me plais à espérer que nous serons quelques uns à venir déposer au pied de la place, une rose, rouge évidemment. Marcel THOUREL

# Cladel, Razoua, Grousset, Kinceler

Non il ne s'agit pas des quatre mousquetaires mais de quatre communards aux stratégies différentes, tous étant originaires du Tarn-et-Garonne. Je ne sais qui est Kinceler, un natif de Lauzerte dont seul Edmond Campagnac évoque l'action, mais à présent les trois autres me sont familiers. Je me suis toujours demandé quels rapports il pouvait y avoir entre eux et à présent je peux éclairer la question.

Cladel avait comme témoin à son mariage Adrien Hébard parent de Grousset (et il évoque Grousset dans un roman), Grousset a été mis souvent sur les listes de candidats à la députation en 1871 aux côtés de Razoua qui ne pouvait pas le rater au Café de Madrid où ils buvaient l'absinthe. Parmi les appels, celui de la photo qui indique :

REPUBLIQUE FRANÇAISE Liberté. — Egalité. — Fraternité.

ELECTIONS DU 8 FEVRIER 1871

COMITÉ CENTRAL RÉVOLUTIONNAIRE ET SOCIALISTE

CLUBS ET COMITÉS ÉLECTORBAUX 20 ARRONDISSEMENTS DE PARIS.

Attendu que Paris ne s'est pas, comme il a été dit, rendu pour éviter la famine ;

Attendu que la conduite du Gouvernement de la Défense nationale, depuis le 4 septembre, a été une suite de mensonges, de lâchetés et d'infamies ;

Attendu que le Gouvernement n'avait à traiter aucune capitulation ;

Les députés envoyés à Bordeaux devront :

1° Mettre en accusation ce Gouvernement ;

2° Demander la guerre et donner leur démission plutôt que traiter des conditions de la paix.

POUR LE COMITÉ

Le Président, RAOUL RIGAULT.

Les Assesseurs, LAVALETTE et TANGUY.

Le Secrétaire, HENRIVERLET.

**Enfin il y a cette info du *Gaulois* du 13 janvier 1881 qui unit plus particulièrement Razoua et Grousset. 10-06-2011 Jean-Paul Damaggio**

## Une nouvelle question

La Société des gens de lettres vient d'être saisie d'une requête qui rappelle celle de M. Protot par-devant le conseil de l'ordre des avocats. Voici ce dont il s'agit :

En mai 1874, croyons-nous, M. Emile Blavet adressa, au comité de la Société des gens de lettres, alors présidé par M. Paul Féval, une lettre dans laquelle ledit comité était invité d'urgence à convoquer le jury disciplinaire pour qu'il ait à statuer sur la radiation des listes de la Société des « sieurs » Félix Pyat, Jules Vallès, Paschal Grousset et Razoua. Il fut fait droit à cette demande statutaire. Le jury, tiré au sort, fut convoqué.

M. Emile Blavet soutint le principe de la radiation, en raison des condamnations prononcées contre les quatre sociétaires, pour leur participation à l'insurrection de 1871.

M. Tony Revillon présenta la défense des sociétaires désignés.

Le jury prononça la radiation de MM. Razoua et Jules Vallès. Il maintint M. Paschal Grousset et M. Félix Pyat. La décision à l'égard de ces derniers fut basée sur cette circonstance que M. Félix Pyat, siégeant à la Commune, avait déclaré que, tant qu'il ferait partie du gouvernement insurrectionnel, il ne serait pas touché à un cheveu de la tête d'un membre de la Société des gens de lettres. M.

Razoua fit appel de la sentence devant l'assemblée générale du mois d'avril 1875 ; mais son appel fut rejeté et la radiation confirmée.

M. Paschal Grousset envoya sa démission dans une lettre où il crut devoir comparer le jury disciplinaire à une cour martiale devant laquelle on demandait sa tête Cette démission fut acceptée.

Aujourd'hui, M. Jules Vallès demande sa réintégration, en se basant sur le décret d'amnistie, et c'est, croyons-nous, M.Tony Révillon qui se fait son intermédiaire ou son avocat.

Le comité se trouve en face de trois solutions qui ont chacune un certain nombre de partisans :

1° Laisser au comité le soin de se prononcer

2° Convoquer un second jury disciplinaire, chargé de réviser le jugement du premier

3° Soumettre la question à l'assemblée générale en forme d'appel.

Ces trois solutions sont inacceptables selon nous.

La première, parce que le comité n'a pas qualité pour casser la décision du jury disciplinaire.

La seconde, parce que l'arrêt prononcé par une juridiction ne peut être révisé que par une juridiction supérieure.

La troisième, parce que la question, posée devant une assemblée générale soulèverait des débats irritants et mettrait en cause les membres du jury disciplinaire, dont, il ne faut pas l'oublier, la décision a été ratifiée par une assemblée générale.

Une quatrième solution s'impose et concilierait, tout aux termes des statuts, tout membre démissionnaire ou sorti de la Société, a le droit de se présenter de nouveau comme candidat, ainsi que tout homme de lettres, et absolument comme s'il n'avait jamais fait partie de la Société. Le comité statue et tout est dit. Nous disons que tout est dit parce que l'assemblée générale n'a pas à connaître des causes qui ont amené l'élection ou la non-admission du candidat.

## La mort de Dussoubs vue par Razoua



**Ma compagne me ramène de Paris la photo de cette plaque de rue au moment où je découvre à la fin des *Grands Jours de la République* de Razoua ce testament d'un transporté qui termine le livre. JPD**

Testament d'un Transporté. (FÉVRIER 1852) (il est sur le lien qui renvoie au livre disponible en entier sur ce blog  
[Les Grands Jours de la République](#), Eugène Razoua





## Guerre en Algérie en 1855

Même après la mort de Razoua on reprend des épisodes de ses souvenirs de Spahis. Parmi les militaires il y a les spahis et aussi les goums qui sont des indigènes qui doivent se payer sur l'adversaire. D'où cette histoire. JPD

La Revue des journaux et des livres : LES AVENTURES D'UN NEGRE

Il s'appelait Salem et était le seul spahi nègre de l'escadron; il avait pour toute fortune une femme borgne et une vache étique. Notre smala était campée près de la frontière tunisienne et les maraudeurs nous rendaient de fréquentes visites. Salem n'aimait pas les voisins et campait toujours à l'écart. Un matin qu'il revenait de mission, il trouva sa femme presque assommée et son écurie vide. Il mit pied à terre, entrava son cheval et s'accroupit silencieux devant sa tente.

— Zora, dit-il à sa femme, j'ai marché toute la nuit et j'ai faim.

Un sanglot lui répondit.

— Chienne! dit-il furieux, tu n'as pas su défendre le bien de ton maître et tu ne réponds à sa demande que par des gémissements ! Les maudits ont-ils tout pris ? Parle !

— Seigneur, dit la malheureuse, ils sont venus trois et j'ai reconnu ton ennemi Bou-Alleg, Ils ont tué les chiens et m'ont frappée de leurs matraks (bâtons). Que peut une misérable femme contre trois démons ? Ils ont emmené la vache, pillé les provisions et pris tous nos ustensiles.

Salem soupira bruyamment et laissa tomber sa tête dans ses mains, il resta ainsi quelques minutes ; puis, se dirigeant vers son cheval, il sauta en selle et s'achemina vers la tente du capitaine.

Celui-ci aimait beaucoup Salem, qui était brave comme un lion et dévoué corps et âme aux Français ; aussi prit-il part à son chagrin.

— Que veux-tu de moi ? dit-il.

— Oh ! presque rien, répondit Salem; trois jours de permission pour rattraper ma vache ou mon voleur. Je le connais, C'est Bou-Alleg, mon vieil ennemi.

— Va, dit le capitaine, et prends garde à ta tête ; les Ouled-Ali ne te portent pas dans leur cœur !

Trois jours après, vers les cinq heures du soir, Salem mettait pied à terre devant la tente du capitaine. Nous étions tous là.

— Eh bien, mon pauvre Salem, dit celui-ci, ta vache était mangée et digérée ; ton ami Bou-Alleg fournissait le couscoussou et toi la viande ?

— Comme tu le dis, seigneur capitaine ; seulement, tu n'ajoutes pas que la digestion lui a été funeste.

Et, allongeant la main dans la musette en poil de chameau accrochée au kerbous de sa selle, il en tira une tête fraîchement coupée et la posa gravement aux pieds du capitaine.

— Salem, dit celui-ci, tu es un homme et je te promets, à la première razzia, la plus belle vache du troupeau.

Quelques jours après, nous partions en expédition. Notre colonne volante se composait de deux escadrons de chasseurs d'Afrique, d'un escadron de spahis et de cinq cents cavaliers du goum.

Après quatre jours de marche, nous arrivâmes vers les trois heures du soir dans une petite vallée fraîche et ombreuse. Le camp fut bientôt installé et gens et bêtes s'ébaudissaient à l'idée de la bonne nuit que l'on allait passer dans cet Eden.

Hélas ! nous comptions non sans l'hôte, mais sans notre infatigable commandant, un chef d'escadrons de chasseurs d'Afrique, noir comme une taupe et dur comme un cheval.

La turlutine était mangée, le frichtilt savouré, le café absorbé, et, la pipe aux dents, nous nous livrions à un kief plein de charmes, quand le capitaine, d'un air tout aimable, vint nous dire qu'il nous donnait une demi-heure pour lever le camp et monter à cheval; mais la forme ne pouvait emporter le fond, et le commandant de la colonne ne fut pas précisément populaire au bivouac pendant cette demi-heure là. La nuit était noire et nous marchions en file indienne, gravissant par des chemins diaboliques une chaîne de montagnes âpres et nues. Le commandant fit appeler notre capitaine.

— Avez-vous, lui dit-il, dans vos spahis indigènes un homme solide et résolu ?

— Je n'en ai pas un, mon commandant, riposta le capitaine ; j'en ai cent, deux cents, si vous voulez !

— Je ne doute pas, mon cher capitaine, de la résolution et de la solidité de tous les spahis de votre escadron ; mais j'ai besoin, pour mon dessein, d'un homme à part, et vous allez voir que sa mission n'est pas facile. Nous allons, cette nuit raser la smala de Si-Mokhtar et les douars de ses adhérents. Le succès n'est pas douteux; mais vous connaissez, comme moi, les ressources et les ruses de ce bandit. Voilà cinq ans que nous le poursuivons et cinq ans qu'il nous échappe. Nous n'aurons pas cerné la smala qu'il aura disparu dans la nuit. J'ai des ordres formels. Il me le faut mort ou vif, et je l'aimerais mieux mort ; cela m'éviterait la peine de le faire fusiller. J'ai chez lui un espion sûr. Le voilà, dit-il en montrant du doigt un Arabe qui, enveloppé dans ses burnous, était à cheval à côté de lui. Si-Mokhtar est en ce moment dans la plus grande sécurité, car je l'ai trompé sur notre marche. Il est couché dans sa tente avec ses femmes. Avez-vous un homme qui aille le tuer là ?

-- J'en ai un, dit le capitaine.

Il appela Salem.

Le commandant expliqua sa mission en quelques mots.

Le nègre impassible écoutait.

— Tu as bien compris ?

— Parfaitement.

— Penses-tu réussir ?

-- Oui, si l'espion n'est pas un traître.

— Il y a les serviteurs ?

Salem fit un geste de dédain.

— Il y a les chiens ?

Salem fit un geste de mépris.

— Seigneur commandant, dit-il, les serviteurs ni les chiens ne sont un obstacle, et, si l'espion dit vrai, Si-Mokhtar est un homme mort.

— Ton coup de feu sera le signal de la razzia ! dit le commandant... Mais, si tu le manquais ?

— On ne manque pas un homme à bout portant, dit Salem, et, le cas échéant, celui-là, dit-il, en montrant le couteau kabyle passé à sa ceinture, ne me tromperait pas !

Une heure après, le douar était cerné. Salem était resté auprès du commandant.

— L'heure est venue, dit celui-ci.

Le nègre se déshabilla à l'instant, et, nu, le couteau aux dents, le pistolet pendu au cou, disparut en rampant dans les broussailles. La tente de Si-Mokhtar était facile à reconnaître, placée qu'elle était sur une élévation, au milieu des tentes de la smala disposées en rond. Comme un serpent noir, Salem rampait vers elle. En arrivant près des tentes une nuée de chiens s'était abattue sur lui. Mais il connaissait les paroles magiques avec lesquelles les voleurs de nuit les apaisent : il avait passé au travers des chiens. Arrivé près de la tente de Si-Mokhtar, il fit d'un coup de couteau une large fente dans la toile, et, retenant son haleine, il attendit.

Rien ne bougea. Tout dormait. Il se glissa silencieusement.

— Si-Mokhtar ! dit-il d'une voix forte.

A quelques pas de lui, un homme bondit sur sa couche.

— Lève-toi ! dit la voix ; les roumis approchent.

L'homme se trouva debout à toucher Salem.

Celui-ci lui mit la main sur l'épaule :

— Tu es bien Si-Mokhtar ? dit-il.

— Oui, dit l'autre ; où sont les maudits ?

— Ici ! dit Salem en lui déchargeant son pistolet en pleine poitrine.

Et bondissant hors de la tente, il disparut dans la nuit.

\* \*

La smala de Si-Mokhtar avait eu le sort du maître, et, le soir du même jour, nous campions à sa place. Le bivouac était en joie, la razzia était magnifique, et chacun supputait la somme de plaisirs que pouvait lui rapporter sa part de prise. Le gougou avait pillé avec son âpreté ordinaire, arrachant jusqu'aux misérables haillons des femmes prisonnières. Le cœur se soulevait de dégoût, mais on laissait faire : il ne fallait pas mécontenter ces douteux et sauvages alliés...

Je venais de placer les sentinelles avancées et je rentrais au camp, quand j'aperçus une tente à l'écart. Je connaissais les goûts solitaires de mon ami Salem, et je ne doutai pas un seul instant que ce fût lui qui fit bande à part. Je ne m'étais pas trompé. Je le trouvai accroupi devant sa tente, dans une pose méditative.

— Tu as l'air soucieux, lui dis-je ; n'es-tu pas content de ta part de razzia ?

— Si, me répondit-il, le commandant a été généreux. Il m'a donné quatre bœufs de labour, une belle vache pour remplacer celle que me vola Bou-Alleg, et j'aurai, de plus, ma part comme les autres. Mon petit troupeau est déjà en route et sera chez moi dans deux jours. Mon frère, qui m'avait suivi, l'emmène. Malheureusement, il n'a pas pu emmener le reste; il n'y a à la colonne ni juif ni marchand, et je suis bien embarrassé.

— Embarrassé de quoi ? lui demandai-je.

Un sourire passa sur ses grosses lèvres noires.

— Tiens, me dit-il, et tu verras !

Sa tente était adossée à un rocher; nous le tournâmes, et j'aperçus une vingtaine de bourricots entravés.

— Comprends-tu maintenant mon embarras ? dit Salem. Nous allons à Constantine : cinq jours de marche. Comment veux-tu que j'emmène ce troupeau, qui, ici, ne vaut pas un douro et qui se vendrait si bien là-bas ? Il est pourtant dur, continua-t-il à demi voix, de les avoir razziés pour ces chiens de goumiers.

Il leva brusquement la tête, me prit le bras, et, me regardant fixement :

— Tu dois savoir cela, toi ? me dit-il. Le goum vient-il avec nous jusqu'à Constantine ?

— Oui.

— Tu en es sûr ?

— Parfaitement sûr; nous campons à Sidi-Mabrouk et les hommes du goum ne rejoindront leurs tribus que le lendemain.

— J'ai une idée, dit Salem. Et il n'y a peut-être rien de perdu, ajouta-t-il en ricanant. Attends-moi là, tu vas voir.

Il revint un moment après, sa musette à la main ; puis, dégainant son couteau kabyle, il alla au premier bourricot, lui coupa l'oreille gauche, la mit dans sa musette, passa au second, et ainsi de suite essorilla toute la bande. Puis, ôtant leur entrave aux bourricots, il les chassa dans la direction du campement du goum. A toutes mes questions sur l'étrange opération à laquelle il venait de se livrer, Salem ne me répondit que par un :

— Tu verras, nous rirons !

C'est tout ce que je pus en tirer.

Cinq jours après, vers les trois heures de l'après-midi, nous campâmes sur le plateau de Sidi-Mabrouk, à trois kilomètres à peu près de Constantine. Couché devant ma tente, je me reposais en fumant ma pipe, quand Salem, sa musette à la main, parut devant moi.

— Eh bien, me dit-il, veux-tu rire ?

Je le regardai étonné.

— Rire de quoi ? lui demandai-je.

— Tu as donc oublié ? L'autre jour, quand j'ai coupé l'oreille gauche à mes bourricots, tu m'as demandé pourquoi je les mutilais ainsi; je t'ai répondu :

— Tu verras, nous rirons ! Eli bien, l'heure de rire est venue. Viens !

Je suivis Salem.

Arrivés au bivouac du goum, mon nègre me montra un de ses bourricots essorillés, et, s'avancant, il mit la main dessus. Il le tenait par son unique oreille et l'emmenait, quand une main vigoureuse, une main de propriétaire, saisissant la malheureuse bête par la queue, l'arrêta court.

— Où mènes-tu ce bourricot ? dit le goumier.

— Au marché ! répondit Salem.

— Au marché ! mon bourricot ! par ma tête, spahi, tu es fou.

— Ton bourricot ! dit Salem d'une voix tonnante. Ah ! chien maudit ! tu dis qu'il est à toi ?

— Oui, répondit l'Arabe, et voilà cinq jours que je le traîne.

— Misérable voleur ! dit Salem en le saisissant d'une main vigoureuse, où est son oreille gauche ?

Le Bédouin parut déconcerté. Salem fouilla dans sa musette, en tira une oreille qu'il ajusta à la place de l'absente et regarda son adversaire d'un air triomphant.

Accablé par l'évidence, le goumier courba la tête et abandonna sa prise.

Au bout d'une heure, maître Salem avait recouvré ses vingt bourricots, les avait vendus, en avait palpé le prix.

— Je t'avais bien dit que nous ririons, répétait-il en faisant sauter ses douros.

Eugène RAZOUA.

**Revue cosmopolite n°14 18 avril 1867**  
**SOUVENIRS D'UN SPAHI : EL ROUMI**

I

Nous avons le matin même quitté l'oasis de Biskra. Notre colonne volante, sous les ordres du général Neyrand, se composait de trois compagnies de zouaves, d'une de zéphyr, de trois escadrons de chasseurs d'Afrique et de l'escadron de spahis dont je faisais partie. Nous allions faire ce que les troupiers appelaient *la tournée du désert*, c'est-à-dire inspecter, le fusil sur le dos, nos nouvelles possessions.

L'année précédente, toutes les tribus des oasis avaient été soumises ; Tuggurth et Ouargla, ces deux postes avancés du Sahara algérien, étaient tombés entre nos mains.

Devant nous s'étendait, morne, la plaine couverte de hautes herbes desséchées. La journée était dure, nous marchions depuis l'aube sous un soleil de plomb et il ventait un sirocco d'enfer.

J'étais ce jour-là d'escorte, et je suivais au pas, avec mes huit spahis, le général, qui, tout en causant avec le capitaine de Flers, chef du bureau arabe, marchait à une centaine de pas en avant de la tête de la colonne. Vers les trois heures, un épais nuage de poussière s'éleva à l'horizon. Le général arrêta son cheval, prit une lunette d'approche dans une des fontes de sa selle et, après avoir regardé quelques minutes, la tendit au chef du bureau arabe.

« C'est le goum d'El Roumi, n'est-ce pas, de Flers ? »

Le capitaine regarda un instant.

« Oui, mon général. Il a dû camper la nuit dernière à El Bach et partir avant le jour pour rejoindre la colonne. Tenez, un peu à droite, voilà *le seigneur* El Roumi en personne. Ne distinguez-vous pas son burnous rouge ?

— Si. Il est monté, si je ne me trompe, sur sa jument alezan brûlé, cette admirable bête qui a gagné le grand prix aux courses de Constantine. Entre nous, de Flers, continua le général, quelle est votre opinion sur cet El Roumi ? Vous, un vétérinaire des affaires arabes, vous devez le connaître de longue main ?

— Oh ! parfaitement. Est-ce mon opinion sur le caïd, le soldat ou l'homme, que vous voulez savoir, mon général ?

— Mais sur les trois !

— Le caïd est intelligent et fidèle, le soldat brave comme son sabre, l'homme... l'homme...

— Eh bien !

— Il y a une vilaine histoire sur l'homme, dit le capitaine en baissant la voix. »

C'est tout ce que je pus entendre. Le goum arrivait sur nous en fantasia, dans un nuage de poudre et de poussière.

Cavalerie essentiellement irrégulière, le goum se compose des cavaliers des tribus requis par l'autorité française pour marcher à l'ennemi. Montés, équipés, armés à leurs frais, et Dieu sait comment ! ces miliciens sauvages, sous les ordres d'un chef indigène, ne reçoivent de la France que des cartouches et n'ont

pour solde que le pillage. Après à la curée, nous au combat, toujours prêts à trahir, embarras ou danger, ils campent et marchent en dehors des troupes régulières, faisant bande à part, et ne sont guère bons qu'à battre l'estrade. Les derniers événements ont prouvé quel fond il fallait faire sur leur bravoure et surtout sur leur fidélité.

S'il est trois choses que l'Arabe aime ici-bas, ce sont, sans conteste, les douros, les chevaux et les femmes ; mais il préfère encore la poudre à tout cela. Traversez un *douar*, un troupeau de gamins nus, sales, dépenaillés, vous serre de près ; ils tendent vers vous des mains suppliantes et crasseuses ; ce ne sont pas des sous qu'ils demandent : *Sidi Allou chouya baroude* (Seigneur, donne-nous un peu de poudre), crient-ils tous en chœur. Les hommes n'osent pas, par dignité, se livrer aux mêmes tentatives sur votre cartouchière, mais ils en sèchent d'envie. Faire *parler la poudre* dans une fantasia est pour le *fezz* (cavalier) arabe le *summum* de la félicité humaine, et cette opinion était certes partagée par les cavaliers du goum d'El Roumi, qui, ivres de poudre et de soleil, se livraient à une vraie débauche de charges à fond et de coups de fusil. A chaque nouvel exploit équestre, les *sangiak* (drapeaux) s'agitaient et la musique du goum redoublait de furie.

Pendant cette bacchanale de ses administrés, le caïd El Roumi, officier de spahis au titre indigène, chevauchait paisiblement auprès du général, qui lui demandait des renseignements sur le pays. Le caïd répondait à ses questions ainsi qu'à celles du chef du bureau arabe dans le plus pur français, mais, ce qui m'étonna, avec un accent italien des plus prononcés. C'était un homme de quarante ans environ, grand, osseux, au poil roux et aux larges épaules, à l'œil faux et au profil d'oiseau de proie ; admirable cavalier d'ailleurs, maniant supérieurement sa monture et portant avec une magnifique désinvolture un riche costume de fantasia chamarré de soie et d'or.

Un jeune homme, un enfant de dix-sept ou dix-huit ans, beau comme une femme, et monté et vêtu aussi richement que lui, portait sa carabine Lefauchaux en bandoulière et sa *saudla* (écuelle) en argent ciselé au *kerbous* (pommeau) de sa selle. Il était venu se mêler à l'escorte lorsque son maître était venu rendre ses hommages au général. Celui-ci l'avait remarqué.

« Où diable déterres-tu des *nokates* (porte-fusil) de ce plumage, caïd ? dit le général en riant. C'est Chérubin au désert que tu as enrôlé là. Parle-t-il le français? »

Un nuage passa sur le visage tanné d'El-Roumi. « Aussi bien que moi, mon général. Cet enfant est de ma famille, c'est le frère d'une de mes femmes morte il y a une douzaine d'années. Ali était orphelin, je l'ai recueilli ; il est du reste plein de bonnes qualités et j'ai beaucoup d'affection pour lui. »

Je regardai l'enfant pendant que le caïd faisait son éloge, il me sembla qu'il pâlisait, ses grands yeux noirs étincelèrent, un sourire amer crispa sa lèvre rouge, ce ne fut qu'un éclair...

L'arrivée au bivouac put seule mettre un terme aux fusillades et aux galopades de messieurs les goumiers.

## II

Mon camarade de tente s'appelait Koenig. Le maréchal des logis Koenig, mon ami, Gaulois de tempérament et Bourguignon de naissance, malgré son nom d'outre-Rhin, n'avait jamais boudé devant l'ennemi ou une peau de bouc de vin. Je le dépeindrai d'un mot en disant que ses chefs, ses camarades et ses subordonnés ne l'appelaient que père Koenig. Ce vétéran des guerres d'Afrique — vingt ans de services, trente-deux campagnes — était chevalier de la Légion d'honneur et espérait être retraité comme adjudant. Borgne, sa grosse face noire couturée de trois coups d'yatagan, le père Koenig, malgré les trois certificats de bêtise qui agrémentaient la manche de sa veste et son manque absolu d'orthographe, était loin d'être bête. Il était bourré d'histoires et connaissait l'armée d'Afrique comme le fond de sa blague à tabac. Chef de *popotte* en campagne, de fondation, le père Koenig gouvernait despotiquement nos appétits. Ses décisions comme ses recettes culinaires étaient sans appel. Pour Fleur-de-Suie il était passé à l'état de fétiche. Redjem, dit Fleur-de-Suie, nègre de la plus belle couleur, remplissait depuis douze ou treize ans auprès du père Koenig les fonctions de valet de chambre en garnison et de cuisinier en campagne.

Partis bien ravitaillés de Biskra, Koenig et Redjem s'étaient, pour notre premier dîner de bivac, surpassés comme conception et comme exécution. Le café était corsé et une certaine bouteille de rhum, de laquelle on pouvait dire à juste raison « qu'elle ne touchait pas terre, » — toujours en main, — déliait les langues ce soir-là devant le feu de la popotte.

L'arrivée du goum et les incidents de la fantasia étaient naturellement sur le tapis. Les jambes croisées à l'arabe, le père Koenig fumait son chibouk avec la majesté d'un cadî.

« J'étais au convoi, dit-il, en partant du repos, et je n'ai, pour ma part, assisté qu'à la fantasia des chameaux et des mulets de bât. Est-ce que cette affreuse canaille d'El Roumi a vieilli ? Je ne l'ai pas vu depuis le jour de la trahison. »

Je le lui dépeignis.

« Le traître n'a pas changé, dit-il comme se parlant à lui-même. Écoutez donc les bonnes gens qui vous disent que les remords vieillissent. Ah ! si c'était vrai, en voilà un qui devrait être plus vieux et plus blanc que l'Atlas. »

Nous le regardâmes tous, étonnés.

« Oh ! je sais ce que je dis et je ne radote pardieu pas ! reprit le père Koenig. C'est que c'est déjà une vieille histoire et il n'y a plus que quelques anciens qui la savent. On a passé l'éponge sur le passé ; El Roumi est caïd, officier, riche ; on dit qu'il a rendu des services, possible ! mais le père Koenig, qui n'est qu'une vieille bête, dit que rien n'efface la trahison. C'est son opinion à ce vieux. Il y a treize ans de cela, et pas un de vous ne pensait alors à endosser le burnous rouge. Si vous voulez savoir l'histoire d'El Roumi, moi seul peut-être peux vous la raconter dans tous ses détails, et vrai ! elle n'est pas propre. »

Nous nous pressâmes tous autour de lui.



« Si nous voulons la savoir! dis-je interprétant le désir général, je le crois certes bien, mon vieux Koenig; mais avant de nous envoyer ton histoire, laisse-moi te faire une question.

— Fais.

— Pourquoi El Roumi parle-t-il le français ou l'arabe avec l'accent italien ?

— Par la raison toute simple qu'il n'est ni Français ni Arabe et qu'il est Italien. La trouves-tu suffisante ?

— Certes.

— Eh bien, alors, passe-moi la bouteille que je me mette en voix. »

Le père Koenig but une longue goutte, essuya ses moustaches d'un revers de main, aspira deux ou trois fortes bouffées de fumée et commença en ces termes :

### III

« Il y a, je vous l'ai dit, treize ans de cela. J'étais alors brigadier à l'escadron de Sétif et de service ce jour-là chez le général. Un Arabe couvert de haillons vint à moi, demandant avec instance à lui parler. Je le repoussai d'abord, mais il insista tellement que je prévins le général, qui me dit de le lui amener. Mon Kabyle, à peine entré, se précipita vers lui, lui baisa la main avec humilité et alla ensuite s'accroupir humblement sur le tapis.

« Appelle l'interprète ! » me dit le général, qui, quoique depuis longtemps en Afrique, ne savait pas un mot d'arabe.

L'interprète était absent, ce fut moi qui le remplaçai.

« Seigneur, dit le Kabyle, voilà bientôt trois ans qu'El Hadj-Ahmed, l'ancien cheik des Ouled-Déradj, tient, à la tête des insoumis, tes soldats en échec. Que donnerais-tu à l'homme qui te livrerait El Hadj-Ahmed et sa « *smala* ? »

Je traduisis.

— Dis-lui, dit le général dont l'œil étincela, que le *beylik* (gouvernement) français est généreux et que l'homme fixera lui-même sa récompense. J'ai pleins pouvoirs.

— Seigneur, reprit le Kabyle, l'homme qui te livrera El Hadj-Ahmed et sa *smala* est devant toi. Rassemble demain, à la douzième heure, trois cents cavaliers et cinq cents fantassins. Je guiderai ta colonne. Après-demain, au lever du soleil, El Hadj-Ahmed et sa *smala* seront entre tes mains.

— Qui es-tu donc? dit le général.

— Le gendre d'El Hadj-Ahmed.

— Qu'offres-tu pour garantie ?

— Ma tête.

— Et quelle récompense exiges-tu ?

— Suis-je ici sous la sauvegarde de ton honneur? J'ai entendu dire au pays kabyle que quand le Roumi avait juré sur l'honneur, il ne violait jamais son serment. Jure sur l'honneur, dit-il en étendant la main, que tu m'accordes d'avance ce que je demanderai, et que, si tu n'acceptes pas mes propositions, je pourrai regagner librement mes montagnes.

— Je le jure sur l'honneur, dit le général. Et, si ce que tu demandes est possible, je te l'accorde d'avance.

— Oh! très-possible! Une vétille pour vous, mon général ! dit en très-bon français et en changeant de ton le Kabyle, qui s'était levé et avait fait deux pas en avant. Je ne suis pas plus Arabe que le brigadier qui est là, dit-il en me montrant du doigt, n'est Chinois. Je suis Italien, et voilà bientôt cinq ans que j'ai déserté de la légion étrangère. Pour une malheureuse égratignure à mon caporal on voulait me fusiller. J'ai pris la clef des champs et ai été apprendre la charge en douze temps à messieurs les Kabyles. J'ai été très-choyé par eux ; El Hadj-Ahmed m'a donné sa fille en mariage — après circoncision bien entendu — et compté sur moi comme sur son plus ferme appui. Je suis las de la Kabylie, des Kabyles en général et de mon beau-père en particulier. Je ne demande pour toute récompense que l'oubli du passé, un burnous rouge de spahi indigène et la vie de ma femme. Kabyle et musulman, j'ai oublié mon nom italien; je servirai sous mon nom actuel El Roumi.

Le renégat avait débité son discours avec un aplomb imperturbable, et avait même souri en voyant le général et moi faire un mouvement au nom bien connu d'El Roumi. Le misérable depuis cinq ans nous avait fait bien du mal.

« Ah ! tu es El Roumi ! dit le général en le toisant de la tête aux pieds. Eh bien, tu as peut-être bien fait de te mettre à l'abri sous ma parole d'honneur ; j'eusse résisté difficilement sans ça, je l'avoue, à l'envie de te faire fusiller. Ce qui est dit est dit, je t'accorde grâce pleine et entière et le burnous rouge dans un escadron de spahis. Quant à ta femme, c'est ton affaire. Tu vois que je m'exécute sans sourciller ; mais si, d'un autre côté, ta proposition est un piège, si tu n'exécutes pas le pacte loyalement, je jure Dieu que tu ne sortiras pas vivant de mes mains.

— C'est entendu, mon général. Que la colonne soit demain à trois heures au gué de l'Oued-Kébir (la grande rivière), à l'entrée du défilé. Je l'attendrai là.

— J'y serai, dit le général, et malheur à toi si tu me trompes !

— Je suis trop intéressé à ne pas vous tromper, mon général, pour que vous ne soyez pas content de moi. Donc à demain, dit le prétendu Kabyle en se dirigeant vers la porte.

Je le suivis dans la rue. Un petit cheval bai brun à tous crins l'attendait, les rênes traînantes, au coin d'un mur. Le bandit sauta en selle et partit au galop, sans même tourner la tête.

#### IV

Quoique j'eusse à peiné, en ce temps-là, sept ans de service, le général, qui m'avait vu à l'œuvre dans quelques circonstances, avait confiance en moi. Je portais son fanion. Je revenais à mon poste lorsque je me croisai avec lui.

« Tu peux t'en aller, me dit-il, je n'ai pas besoin de toi. Tu fais naturellement partie de l'expédition de demain, le fanion est inutile, j'ai une mission de confiance à te donner. La voici en deux mots : ne pas quitter El Roumi plus que son ombre et lui casser la tête en cas de trahison. Ça te va-t-il ?

— Oh ! mon général !

— Bon ! bon ! il est presque inutile, je suppose, de te recommander le silence le plus absolu sur ce que tu viens de voir et d'entendre. Le succès de notre expédition en dépend. A demain donc et à cheval à midi.

Deux cents chasseurs d'Afrique et cent spahis formaient notre cavalerie ; trois cents zouaves et cent turcos notre infanterie. Une heure sonnait comme nous sortions de la redoute.

Nous étions à la fin de septembre et il faisait un temps de demoiselle. Aussi gens et bêtes marchaient comme s'ils eussent été à la noce. Deux heures après nous arrivions au gué. Les rênes de la bride passées au bras, El Roumi, nous attendait, couché près de son cheval au bord de la rivière. Il se leva à notre approche, se mit en selle, vint droit au général, avec lequel il causa un instant à voix basse et, se mettant à dix pas en avant de la tête de la colonne, entra le premier dans la rivière.

Je m'étais détaché sur un signe du général et étais venu me ranger auprès de lui.

— Ah ! ah ! dit-il en ricanant, interprète hier, garde du corps aujourd'hui...

— Et peut-être *chaouch* demain, si tu ne marches pas droit, *mio caro*, dis-je en lui rendant son ricanement : la confiance n'est décidément pas à l'ordre du jour.

— Bon ! bon ! dit-il, je comprends cela.

Le gué franchi, nous nous engageâmes dans le défilé. C'était là le moment critique : nous pouvions être assaillis, coupés et pris entre deux feux entre ces deux murailles de rochers, je serrai mon homme de près. Nous débouchâmes, au bout de quatre heures de marche pénible, sur un petit plateau, on fit halte et on cassa une croûte ; nous nous remîmes en route à dix heures. Le temps était toujours beau, ni lune ni étoiles au ciel, la nuit — une nuit à surprises — était noire à souhait. A deux heures du matin les pipes et les langues furent consignées. Nous approchions.

La tête dans les capuchons de ses burnous, El Roumi n'avait plus prononcé une parole depuis les quelques mots échangés entre nous au départ. Côte à côte avec lui, j'avais réglé l'allure de mon cheval sur l'allure du sien, travaillant de toutes mes forces à combattre le sommeil qui m'accablait.

— Il faut que je parle au général, me dit-il tout à coup, nous sommes près de la smala. Entends-tu les aboiements des chiens ?

Je tendis en vain l'oreille.

— Si tu étais aussi familiarisé que moi, continua-t-il, avec les bruits de la montagne, tu les entendrais; nous sommes à une demi-lieue à peine. C'est le moment d'agir.

Nous nous dirigeâmes vers le général qui fit faire une pause. Je m'écartai un peu, ils causèrent dix minutes à voix basse ; mais j'entendis leurs dernières paroles au moment où ils se séparèrent :

— J'ai mis, en cas de malheur, ma femme en lieu de sûreté. Je l'ai, sous un prétexte, envoyée à trois lieues d'ici, chez un de ses parents, elle est partie ce matin avec son frère, un enfant de cinq ans.

— Tu as bien fait, dit le général. J'ai, en tout cas, donné l'ordre qu'on respectât scrupuleusement les enfants et les femmes.

Nous étions arrivés, grâce à un pli de terrain, à portée de l'ennemi sans être éventés. Les chiens faisaient bien l'effroyable vacarme que vous connaissez ; mais comme les trois quarts du temps, ils hurlent la nuit pour leur plaisir, pour rien, il n'y avait pas grand'chose à craindre de ce côté-là. De l'autre, El Hadj-Ahmed n'avait pas plus de quatre cents fusils à la smala ; nous avions, vous le voyez, tous les atouts en main, la partie n'était pas douteuse.

L'aube commençait à teinter les sommets des montagnes de ses lueurs blafardes ; les zouaves et les turcos se formèrent en colonne d'attaque et, courbés dans les hautes herbes, se mirent en marche. Les chasseurs d'Afrique et les spahis se déployèrent en fer à cheval, enveloppant le campement et fermant toute issue à la fuite. Tous ces mouvements s'exécutèrent dans le plus profond silence. Rivé à El Roumi, je dus rester avec lui auprès du général, qui, campé sur un petit mamelon d'où il dominait la scène, avait gardé près de lui deux officiers d'ordonnance et un peloton de spahis.

De la hauteur où nous étions, nous distinguions parfaitement la smala dont les tentes étaient disposées en rond autour de celle d'El Hadj-Ahmed qui occupait le centre du cercle. Les colonnes d'attaque s'arrêtèrent à vingt pas des tentes, les fusils s'abattirent, le plateau fut comme illuminé par un immense éclair, et une clameur désespérée répondit à la formidable détonation. « A la baïonnette, mes enfants ! », cria dans la fumée une voix tonnante, et zouaves et turcos se ruèrent dans la smala comme des démons.

— Je n'oublierai jamais, dit le père Koenig en changeant de ton, cette lutte monstrueuse, je devrais dire cette boucherie, aux pâles lueurs de l'aube. A un moment je détournai la tête et regardai El Roumi : le misérable était livide et se tenait cramponné d'une main convulsive à la crinière de son cheval. J'aurais donné en ce moment un an de ma vie pour pouvoir brûler la cervelle à ce hideux coquin.

Resserrant toujours leur fer à cheval, les cavaliers qui cernaient la smala étaient arrivés presque botte à botte... Rien ne devait passer..., rien ne passa.

## V

Le capitaine Repic — mon capitaine — venait sur nous au galop ; escorté d'un spahi indigène de votre connaissance, le seigneur Fleur-de-Suie.

—Quoi de nouveau, capitaine ? lui cria de loin le général impatient.

—L'affaire est finie, mon général, tout est tué ou pris ; deux cents prisonniers à peu près, sans compter les femmes, les enfants et les vieux.

— El Hadj-Ahmed ?

— Je vous amène quelqu'un qui vous en donnera des nouvelles positives. — Redjem, continua-t-il en arabe, le seigneur général te demande ce qu'est devenu El Hadj-Ahmed?

Notre Fleur-de-Suie évasa en tromblon ses grosses lèvres noires, se mit à rire de ce rire que vous savez, plongea la main dans sa musette et en tira une tête fraîchement coupée.

Il la tenait par son *catoutcha* (1) blanc et la tendait vers nous sanglante, défigurée.

Le général fit un geste de dégoût.

— Cette tête est la tête de Si—El Hadj-Ahmed, dit le nègre en arabe et à voix haute, El-Roumi est là pour l'attester.

Celui-ci, qui avait en ce moment la tête basse et n'avait rien vu, la releva ; les yeux vitreux du décapité semblaient le regarder ; il fit un si brusque mouvement en arrière qu'il faillit tomber de cheval.

— Trêve de simagrées ! dit rudement le général. Est-ce là la tête d'El Hadj-Ahmed, oui ou non ?

— Oui, mon général, répondit-il d'une voix étouffée.

— Capitaine Repic, dit le général en se mettant en marche, dites à votre spahi que je lui accorde quatre parts de razzia et que je ne l'oublierai pas ailleurs. Vous veillerez à ce que cette tête soit mise sur un poteau et exposée au milieu de la smala.

Ce fut vers cette époque, dit le père Koenig en prenant un charbon avec les doigts et le mettant sur le fourneau de sa pipe, que j'attachai Fleur-de-Suie à ma personne. Quoiqu'il eût en ce temps-là bâti force châteaux en Espagne sur la promesse du général, le brave garçon — je tiens Fleur-de-Suie, quoique nègre et Bédouin, pour un brave garçon— n'hésita pas à me prêter son concours. Inutile d'ajouter que le général l'oublia avec un soin infini. »

Maître Fleur-de-Suie, qui en ce moment jetait sur le feu presque éteint une brassée de bois résineux, parlait mal le français, mais l'entendait fort bien ; aussi vint-il déposer sur l'épaule du père Koenig un baiser reconnaissant.

La flamme jaillit tout à coup claire et brillante. Je vis à quelques pas de nous, sous un vieil olivier, un Arabe à cheval.

Enveloppé de la tête aux pieds dans un grand burnous noir, le capuchon tiré très-bas, les plis de son haïk ne laissaient voir que deux yeux étincelants attachés obstinément sur ceux du vieux Koenig. Je poussai celui-ci du coude en le lui montrant.

— Eh bien, tant mieux ! Si c'est un espion d'El Roumi, et s'il comprend le français, dit-il en élevant la voix, c'est une raison de plus pour ne pas laisser mon histoire en chemin.

Lorsque nous entrâmes dans l'enceinte de la smala, un chœur de cris, de sanglots et de plaintes s'éleva du troupeau des femmes et des enfants gardés par une douzaine de zouaves, l'arme au pied. A gauche, le groupe des hommes, désarmés et sanglants, était impassible et silencieux. Une section de turcos veillait sur eux. Autour des tentes déchirées, renversées, des cadavres, le ventre ouvert, se tordaient sur la terre dans les convulsions de l'agonie. Nous avions eu

---

1 On appelle *catoutcha*, en arabe, la mèche de cheveux que les musulmans laissent pousser au sommet du crâne soigneusement rasé. C'est par cet appendice, dit la légende, qu'Asraël, l'ange de la mort, saisit les croyants pour les transporter au paradis.:

sept hommes tués, douze blessés, les deux aides-majors de service s'étaient partagé la besogne et allaient de l'un à l'autre, ami ou ennemi.

Les trompettes sonnèrent à l'ordre, les officiers se groupèrent autour du général. — Nous ne pouvons passer la nuit ici, messieurs, dit celui-ci, nous pourrions être assaillis et enveloppés ; que les hommes se reposent et prennent des forces, — les vivres ne manquent pas. — Nous partirons à midi et nous irons camper de l'autre côté du défilé. »

« Les officiers s'éloignèrent pour transmettre l'ordre. Le général se tourna vers El Roumi, toujours à cheval derrière lui.

« — Je pense que tu rentres avec nous : l'air du pays ne doit pas être sain pour toi, lui dit-il.

« — Pas précisément, mon général. Je voudrais seulement que vous me permettiez d'envoyer un des prisonniers qui sont là-bas, et qui m'est dévoué, chercher ma femme et son frère au douar, pour les conduire à Sétif.

« — Accordé, dit le général. Ne le perds pas de vue, continua-t-il en s'adressant à moi lorsqu'il se fut éloigné ; ta consigne est toujours la même. »

« Je suivis El Roumi. Il se dirigeait vers un pan de rocher, derrière lequel je le trouvai mettant son cheval à l'entrave.

— Mets ton cheval près du mien, me dit-il, j'ai par-là un silos d'orge, un supplément de ration ne leur fera pas de mal. Veux-tu me rendre un service ? Les factionnaires ne laisseront pas Mabrouk venir à moi, tandis que si tu vas l'appeler, autorisé par le général, ils ne feront aucune difficulté. Mabrouk m'est absolument dévoué, Aïcha a confiance en lui, je lui donnerai mes instructions et elle n'hésitera pas à le suivre.

« — En es-tu bien sûr, El Roumi ? dit tout à coup derrière nous une voix mordante et âcre. Nous nous retournâmes vivement. Tenant un enfant par la main, roulée dans son haïk de soie blanche, une femme de vingt ans, belle et pâle, dardait sur mon compagnon ses yeux ardents de haine et de mépris.

— Aïcha ! dit celui-ci avec terreur, et, les mains étendues, la bouche entr'ouverte, il resta comme pétrifié.

— Aïcha, oui ! c'est bien Aïcha qu'on me nomme. Aïcha, fille d'El Hadj-Ahmed, Aïcha, femme d'El Roumi, qui, en femme fidèle, accourt à la rencontre de son mari. Que trouves-tu d'extraordinaire à cela, El Roumi ? Je vais te dire, continua-t-elle en étendant la main, ce qui m'a fait rentrer plus tôt à la smala. J'ai eu cette nuit un rêve affreux. J'étais seule sur un rocher et autour de moi clapotait une mer de sang. A chaque coup de ressac, le flot laissait à mes pieds d'horribles épaves, des corps mutilés, des têtes livides. Ces corps et ces têtes étaient de ma race et de ma tribu : ces corps levaient vers le ciel leurs mains mutilées ; ces têtes, entr'ouvrant leurs lèvres et fixant sur moi leurs yeux blancs, ne disaient que ces trois mots : « El Roumi ! Trahison ! Vengeance ! » La dernière qui vint s'échouer à mes pieds était celle de mon père. Je poussai un cri terrible et je m'éveillai haletante et brisée. Je pris l'enfant par la main et je partis sur l'heure. »

El Roumi n'avait pas changé de position, des gouttes de sueur coulaient le long de sa face terreuse, tout son corps frissonnait « Aïcha ! » dit-il encore en

étendant vers elle des mains suppliantes. Elle fit un pas vers lui : « Viens ! » dit-elle en le saisissant par le bras. Chancelant comme un homme ivre, il suivit Aïcha d'un pas d'automate. La femme traînait l'homme vers le poteau où l'on avait exposé la tête d'El Hadj-Ahmed.

— Regarde cette tête, El Roumi, dit-elle, elle en vaut bien la peine, c'est la tête d'un vaillant et d'un juste. La tête de celui qui, vagabond, t'a reçu sous son toit; qui, nu et affamé, t'a vêtu et nourri ; qui, parce qu'il t'aimait comme un fils, t'a donné sa fille ; la tête d'El Hadj-Ahmed enfin, ton bienfaiteur et mon père. »

Elle s'arrêta un instant, le dévorant des yeux et le secouant avec fureur.

— Oh ! misérable ! disait-elle d'une voix rauque, oh ! tu n'es pas un roumi ! Le roumi, qu'il soit maudit ! est cruel, mais il est brave, il est loyal. Le juif seul, le juif immonde ne recule pas devant l'argent de la trahison. Oh ! lâche ! tu dois être juif ! Tiens, dit-elle, en lui crachant au visage, voilà le mépris. » Elle tira un pistolet de sous son haïk et en dirigea le canon vers lui.

Et après le mépris, la mort ! finit-elle en lui crevant la poitrine à bout portant.

El Roumi tomba comme une masse.

Je m'élançai vivement vers elle ; son pistolet fumait encore, elle le jeta près du cadavre et m'arrêta d'un geste.

— Laisse la pauvre Aïcha, spahi, me dit-elle d'une voix brisée, elle ne fera plus de mal à personne ; maintenant que son père et sa race sont vengés, sa mission est finie ici-bas.

Ému, interdit, je regardais cette femme majestueuse et douce.

— Adieu, Ali, dit-elle en baisant l'enfant sur les yeux et sur la bouche. Tu iras vivre auprès de ton oncle Si Mamar. Tu sais combien il t'aime.

Elle se pencha vers lui, lui dit quelques mots à voix basse et l'embrassa une dernière fois.

— Adieu, dit-elle, va rejoindre les enfants de la smala et souviens-toi de ta sœur Aïcha.

L'enfant s'éloigna. Alors, les yeux fixés sur la tête du décapité, lentement et comme savourant la mort, elle s'enfonça un long couteau kabyle sous le sein gauche et alla s'affaïsser au pied du poteau.

.....

.....

— J'ai remarqué, dit le père Koenig en frappant le fourneau de sa pipe sur sa botte pour en faire tomber la cendre, que les coquins ont l'âme chevillée dans le corps, et la preuve, c'est que je rencontrai quelques mois après, à *Dar-el-Bey*, à Constantine, le seigneur El Roumi frais et dispos, en tenue de spahi. La balle, me dit-il, avait glissé le long des côtes, il en avait été quitte pour une quarantaine de jours d'hôpital. Il ne prononça pas le nom de sa femme. J'avoue que je fus fort désappointé en le trouvant encore de ce monde, car je l'avais rayé de l'effectif des vivants, n'ayant plus entendu parler de lui depuis le jour où je l'avais laissé à la smala, entre les pattes des chirurgiens. J'étais parti de là, ce même jour, conduire les prisonniers les plus importants à Constantine.

« Le jeune homme que tu as vu aujourd'hui, et qui lui sert de *mokali*, est le petit Ali, le frère de la pauvre Aïcha. Remords ou plutôt prévoyance, El Roumi l'a

recueilli et a, dis tu l'air de l'aimer beaucoup. Mais, as-tu ajouté, l'œil de l'enfant est devenu bien ardent et son sourire bien amer en l'entendant parler de son affection pour lui. Il y a du sang entre eux. A-t-il oublié ? Se souvient-il ? Voilà la question. Le cas échéant, le père Koenig n'hésiterait pas à lui rafraîchir la mémoire.

— C'est un soin inutile que tu prendrais là, *baba* (père) Koenig, dit tout à coup d'une voix jeune et fraîche le cavalier au burnous noir. Il poussa son cheval en avant et l'arrêta au bord du brasier. — Ali n'a rien oublié, dit-il en rejetant en arrière haïk et capuchons et laissant voir le pâle et charmant visage du beau-frère d'El Roumi ; ce soir il s'est souvenu.

Il plongea la main dans sa musette et jeta une tête sanglante et hideuse aux pieds de Koenig.

— Je la destinais au poteau d'El Hadj-Ahmed, ton histoire m'a arrêté en chemin, *baba* Koenig: Tu as glorifié Aïcha et tu as flétri l'infâme. Ali, fils d'El Hadj-Ahmed et frère d'Aïcha te fait hommage de la tête d'El Roumi.

Il enleva son cheval de la main et de l'éperon et s'enfonça dans la nuit comme un tourbillon... Fleur-de-Suie riait de toutes ses dents blanches.

.....

.....

Six mois après, la Kabylie était en feu et nous partions encore en expédition. Un chérif (envoyé de Dieu) prêchait la guerre sainte et les fusils kabyles s'étaient massés derrière lui.

Ce chérif s'appelait Ali ben El Hadj-Ahmed.

EUGÈNE RAZOUA



## Lettres

Bou-Hadjar, 12 mai 1859.

Mon cher Murat,

J'ai reçu votre lettre d'adieux. Je ne vous parlerai pas de l'effet qu'elle a produit sur moi : vous me connaissez. J'ai été heureux pour vous, vous êtes récompensé, vous méritiez bien un pareil bonheur, car s'il est un bonheur pour le soldat, pour le patriote, c'est d'aller combattre pour la liberté.

La solitude m'exalte encore davantage. Quelle guerre, mon ami ! oh ! bien heureux sont ceux qui peuvent en prendre leur part ; si les spahis marchent, comme je l'espère, nous nous y verrons.

J'espère que vous allez me tenir au courant, j'attends de vous de longues lettres ; elles me donneront la patience de ronger mon frein en silence. Je suis porté ici pour officier ; que faire ? mon Dieu ! que je voudrais aller là-bas !

Vous devez être déjà en Piémont, peut-être même déjà bivouaqué ; je viens de m'abonner au *Siècle*, nous dévorons les journaux dans notre thébaïde.

Le tyranneau de Toscane, ce préfet d'Autriche, vient d'abdiquer, le lâche ! et il est encore de par le monde assez de fripons et de valets pour se prosterner devant ces caricatures que l'on appelle des rois !

Avez-vous vu les volontaires italiens ? avez-vous vu Garibaldi, l'un des plus grands citoyens du monde, certainement !

Le parti prêtre fait des vœux pour l'Autriche et maudit de nouveau le drapeau tricolore, qui trop longtemps égaré, a enfin retrouvé sa voie. Il faut espérer que le dieu de la liberté, notre dieu à nous, n'a rien à démêler avec cette troupe immonde.

Quand nettoierons-nous les étables d'Augias ?

Adieu, je termine ma lettre, nous nous reverrons là-bas, je l'espère, je le crois. - Je vous aime et répète du fond du cœur votre cri patriotique: Hurrah ! France ! et mort au Saxon !

Adieu, je vous embrasse comme je vous aime.

A vous pour la vie.

E. RAZOUA

Du Tarf, 5 mars 1861.

C'est vous qui étiez en retard, cher ami, et j'allais même vous écrire lorsque votre bonne lettre est venue me rassurer sur votre état physique et moral ; certes, comme vous le dites, ce n'est pas un silence de quelques mois qui peut rien changer à notre bonne amitié. Le temps et la distance n'ont rien à faire en cette matière, et pourtant il vaut mieux que notre correspondance soit de plus en plus exacte ; personnellement, vos lettres me font du bien ; elles sont pour moi un viatique dans ce rude chemin de la vie ; aussi les reçois-je avec bonheur.

Vos lettres, où votre charmant esprit se retrouve à chaque ligne, sont substantielles et fortes, chaque mot et chaque phrase confessent de cette religion dans laquelle nous avons communié, cette immortelle religion du progrès dont nous sommes les humbles desservants ; de cette foi républicaine dont nous sommes les disciples ; oh ! non, il n'y a pas de ruines morales comme

vous me le dites ; l'idée est toujours jeune, parce qu'elle est immortelle ! peuples et rois passeront, et Elle sera.

Votre dernière m'est arrivée au moment où je finissais, au fond de mon désert, un livre de Pelletan (*le Monde marche*) ; elle est le corollaire de ce livre, un des plus beaux certes qu'ait écrit un homme de talent et de cœur. Je ne sais si vous le connaissez ; en tout cas, je vous condamne à le lire pour vous dédommager de ma prose.

Vous me dites qu'autour de vous tout, hommes et choses, reste dans le même esprit d'égoïsme brutal, de petitesse et de lâcheté qui en sont le produit direct ; ceci ne doit pas être pour vous un sujet de découragement, rien n'endort et ne corrompt mieux une nation que la satisfaction de ses appétits matériels sous la main du despotisme, et c'est la tendance de ce qui est ; mais que demain il se fasse un écroulement, que la nation galvanisée par les générations qui viennent, jeunes, alertes et progressives, se lève, et vous verrez !

La mort matérielle vient sans doute, mais qu'est la mort pour vous et pour moi qui n'y croyons pas ? rien ; une transition à une autre vie, vie plus ample, vie où nous aurons conquis par le progrès plus de participation au temps, à l'espace, à la durée, à la Vie enfin. Avec une foi pareille on ne craint rien et l'on peut dormir sur les deux oreilles, fort indifférent à ciel, purgatoire, enfer, pieds fourchus, anges bouffis, monsignori papalins, papes perdus, cardinaux en dérive, et autres facéties *ejusdem farinæ*.

Vous me demandez ce que je fais ? *idem, eadem, idem* ; je suis absolument dans votre position et dans celle du *Capitaine du Trente et Quarante*, je ne vois rien derrière et pas grand'chose devant, pas même une épaulette de sous-lieutenant. J'ai assigné la susdite épaulette à deux ans ; si elle n'a pas paru à cette époque-là, je prendrai mon congé comme un brave, après avoir servi ma patrie quatorze ans, avec honneur et satisfaction... comme disait un imbécile de ma connaissance.

En attendant, cher ami, je me résigne et me réfugie dans ces deux mots, qui sont toute la sagesse humaine : *attendre* et *espérer*.

J'attends donc (deux ans) et j'espère ; est-ce que ces deux mots ne seraient pas par hasard la légende de votre cachet ?

Adieu, mon cher Murat, je vous aime et vous embrasse, comme je vous aime ; adieu, où plutôt à bientôt, c'est plus consolant ; adieu ! Bien à vous. E. RAZOUA toujours à Bône.

6 mars 2013

## **Razoua phénoménal même pour son enterrement**

Encore un article pour compléter notre modeste brochure sur Razoua. \*

Au moment de la mort de Razoua Vera Zassoulitch était en Suisse (voir bio à la fin). Cet article peut tourner en dérision l'anarchiste russe, la Russie connaîtra finalement la révolution... JPD

### **Le Gaulois 9 juillet 1878**

"Mlle Vera Zassoulitch doit regretter d'avoir assisté à l'enterrement de Razoua. Le gouvernement suisse vient de l'inviter à quitter le territoire de la Confédération où sa présence pouvait créer des difficultés. Cette Vera Zassoulitch est-elle bien la vraie, l'authentique ? Le correspondant parisien de la Gironde assure que les communards de Genève ont été grossièrement joués dans cette circonstance par une fausse Vera, qui a exploité à son profit les honneurs qu'on réservait à la véritable.

### **Le Gaulois 10 juillet 1878**

#### **LA RÉDEMTRICE RUSSE**

L'histoire de cette Vera Zassoulitch, dont on nous parle ces jours-ci jusqu'à satiété, est vraiment une pitoyable histoire. Il y a quelque temps, un correspondant russe nous apprit, un beau matin, que le préfet de police de Saint-Pétersbourg venait d'être la victime d'une tentative d'assassinat, accomplie par une femme. Deux balles de revolver l'avaient blessé à la tête, et si grièvement qu'on désespérait de le sauver. La coupable n'était autre que cette Vera, profondément inconnue alors, aujourd'hui célèbre.

Arrêtée immédiatement, elle déclara qu'elle avait voulu venger l'honneur d'un peuple opprimé par le pouvoir, et qu'elle n'avait pu supporter l'injure faite à un de ses compatriotes, décoiffé d'un coup de canne par le préfet de police, et durement battu de verges après. Cela fit tapage dans toute l'Europe. On laissa bien entendre que l'homme battu de verges était son amant, ce qui réduisait aux proportions d'un drame bourgeois ce prétendu fait de revendication sociale. Mais on n'y prit garde. D'ailleurs, qu'en savait-on ? La légende s'empara du nom de Vera Zassoulitch, et ce fut en héroïne qu'elle entra dans l'imagination publique.

Il faut bien convenir que les circonstances se prêtaient singulièrement à ce grandissement subit. On sait que la Russie est travaillée profondément par le socialisme, déchirée intérieurement par un nombre presque incroyable de sectes fanatiques et, d'autre part, gouvernée par un empereur absolu, dont les fonctionnaires supérieurs sont les représentants et qui est, à la fois, le chef politique et le chef religieux de son peuple. Il se pourrait que dans ce foyer d'exaltation révolutionnaire une Charlotte Corday se fût levée et n'eût attendu que son heure.

Rien ne s'opposait à ce qu'on l'imaginât pure de mœurs et belle de visage. Une héroïne doit être toujours ainsi. Un doute, il est vrai, venait à l'esprit : pourquoi avait-elle choisi, pour le frapper, le préfet de police et non le czar ? Mais la Russie est si loin, nous ne savons pas au juste les conditions dans lesquelles vit

le vulgaire en face du souverain. Et puis ce nom de Vera Zassoulitch était si beau ; il sonnait de si étrange façon aux oreilles des Occidentaux, qu'ils se plurent à voir dans la femme une figure nouvelle du génie de la Révolution.

Son procès eut lieu. L'éloignement aidant, les débats restèrent pour nous enveloppés de mystère. Nous apprîmes un jour que l'accusée venait d'être acquittée ; peu après, un télégramme nous faisait savoir que le procès allait recommencer ; seulement, Vera était en fuite. On parvint à l'arrêter elle s'évada. Qu'était-ce donc que cette femme, qui se jouait ainsi du péril, qui traversait les cours criminelles impunément, qu'aucun verrou n'emprisonnait ? La légende montait jusqu'à l'épopée. Charlotte Corday était bien au-dessous de cette insaisissable Zassoulitch.

Or, tandis que les langues vont leur train, elle traverse l'Europe. Razoua meurt à Genève, les réfugiés de la Commune se réunissent pour manifester derrière son cadavre. Une femme est parmi eux qu'on nomme tout bas et qu'on entoure de respect. Et voilà que le télégraphe nous informe soudainement que c'est l'évadée de Pétersbourg, Vera Zassoulitch en personne.

A l'instant même, on organise un banquet en son honneur. Un citoyen Tony Loup la salue du titre de rédemptrice russe et l'assure que la France tressaille à ses efforts. D'autres discours du même genre sont prononcés. On célèbre l'assassinat politique sur les modes les plus lyriques. Vera demeure muette à toutes ces protestations, on la juge d'abord timide et l'on s'écrie « Si ce n'était pas elle ! »

Et, de leur côté, ceux qui secrètement lui trouvaient de la grandeur, s'étonnent. Il n'est pas possible qu'une telle femme se ravale jusqu'à prendre rang dans une auberge au milieu des sinistres coquins qui ont tué lâchement les otages et brûlé la moitié de Paris. Vera n'est plus une héroïne, c'est une pure et simple drôlesse, avide de faire parler d'elle, et qui exploite sa situation.

En vérité, l'incident est d'une curiosité peu commune. Mais ; au fond, le cas n'est pas très compliqué, et, que la Vera de Genève soit ou non la vraie Vera, je ne vois pas trop en quoi peut différer le jugement à porter sur elle.

Fourgaud

### **Véra Zassoulitch**

Née dans une famille de la noblesse, elle fréquente pendant ses études à Saint-Pétersbourg les milieux révolutionnaires estudiantins et est arrêtée en mai 1869 du fait de correspondances échangées avec le nihiliste Serge Netchaïev. Elle est emprisonnée puis libérée en mars 1871. Elle s'établit alors à Kharkov, intègre le groupe « Les émeutiers du Sud » qui organise des attentats contre le régime tsariste. Revenue à Saint-Pétersbourg, elle tire, le 24 janvier 1878, avec un revolver sur le général Trepov, préfet de police qui avait fait frapper de verges le révolutionnaire Bogolioubov. Trepov est blessé, et Vera passe en jugement le 31 mars 1878. De façon inattendue, elle est acquittée. La police tente en vain de l'arrêter à la sortie du tribunal. Elle se cache quelque temps chez Anna Philosophova.

Elle se réfugie en Suisse, puis retourne en Russie où elle milite dans l'organisation Terre et Liberté, mais après la scission de ce mouvement en août 1879, elle participe à la fondation de l'organisation Tcherny Peredel « Partage noir » à Saint-Pétersbourg avec Plekhanov, Axelrod, Lev Deutsch, Ossip Aptekman et Élisabeth Kovalskaïa.

Elle traduit en russe des ouvrages marxistes et notamment le Manifeste du Parti communiste, édité à Genève en 1882. En 1881 a lieu un échange de lettres entre Vera Zassoulitch et Karl Marx et elle prend ses distances avec l'anarchisme pour adhérer au mouvement marxiste à partir de 1883.

Avec Plekhanov, elle fonde le groupe « Libération du Travail », première organisation marxiste russe, fait partie de l'équipe de rédaction de l'Iskra et prend part au deuxième congrès du POSDR à Bruxelles et Londres en juillet-août 1903. Membre du courant menchevik, elle s'oppose avec virulence aux thèses de Lénine.

Elle meurt le 8 mai 1919, peu de temps après la Révolution russe. Elle est enterrée au cimetière Volkovo.

**Souvenirs de Léon Cladel**  
**Souvenirs de Tony Revillon**  
**Souvenirs d'Arthur Arnould**

Voir [Textes sur Razoua](#), Cladel, Revillon, Arnould

## L'épisode Razoua à la Commune de Toulouse

*Des personnes plus savantes que moi pourraient m'indiquer une publication sur la Commune de Toulouse (18 à 25 mars 1871). Pour le moment, je ne connais que le livre d'Armand Duportal diffusé en 1871 quand il est emprisonné suite à la dite Commune, et qu'il écrivit pour assurer ainsi sa défense. Il évoque une coïncidence qui nous renvoie vers Eugène Razoua qui de Bordeaux passe à Toulouse voir sa mère (sans doute pour la dernière fois), avant de revenir à Paris où il participe à La Commune. Duportal veut démontrer qu'il n'a pas suscité La Commune de Toulouse. JPD*

Pendant que tout ceci se passait à Toulouse, quelques jours avant peut-être (je n'ai aucun repère pour fixer ma mémoire à ce sujet), Razoua vint à Toulouse, Razoua du *Réveil*, Razoua le député de Paris., Razoua de la Commune, Razoua des conseils de guerre, Razoua le commandant de l'Ecole militaire, Razoua le contumace mystérieux de la justice expéditive des généraux de l'Empire devenus les instruments de l'esprit de conciliation et de tolérance de M. Thiers. On comprend quelle aubaine c'était pour tout Ponson du Terrail du réquisitoire, et quel parti on en pouvait tirer avec un peu de bonne volonté, de l'imagination, quelques rapports de police ou la déposition d'un imbécile[i].

D'autant mieux que Razoua avait assisté à une réunion politique, que je l'y avais accompagné, après avoir dîné avec lui, non pas à la préfecture, comme cela fut arrivé sans le deuil paternel dans lequel j'étais plongé mais chez un ami commun, et que nous avions l'un et l'autre prononcé quelques paroles dans cette réunion. Voilà le fait dans toute sa simplicité[ii]. J'ignore les déductions criminelles que l'instruction en aura tirées. Voici sa raison d'être et les explications auxquelles il me faut descendre pour dissiper les ingénieux et faciles ombrages de la Justice.

Razoua est né à Beaumont-de-Lomagne — un sol volcanique qui produit des journalistes, des ferblantiers, des astronomes et des chiffonniers. — Sa famille habite cette petite ville. Etant venu à Bordeaux pour contribuer comme député de Paris aux succès oratoires de M. Depeyre et au pacte d'où est sortie la République provisoire et expérimentale de M. Thiers, Razoua, en ennemi de la famille, vint voir sa mère, et, par un caprice d'itinéraire, ou une combinaison infernale de Karl Marx, poussa jusqu'à Toulouse son criminel pèlerinage. *Le Réveil* et *l'Emancipation* [iii] ayant toujours vécu en bonne intelligence, il lui sembla que l'on ne devait pas se boudier et se tourner le dos parce que la Révolution du 4 septembre était allée chercher dans le premier de ces journaux trois députés de Paris, et avait fait du rédacteur du second un préfet. Il vint me rendre à la préfecture la visite que je lui avais faite quelques jours auparavant au Café de Bordeaux.

Razoua fut moins cérémonieux vis-à-vis de la Société l'Alliance républicaine, dont il est un des membres-fondateurs et qui a des adhérents nombreux à Toulouse. Une réunion eut lieu à son intention, et Razoua, qui tient mieux la plume et l'épée que le crachoir, ne s'y rendit pas, tant étaient machiavéliques les instructions que ce conspirateur émérite avait reçues de la Sainte-Wehme du communalisme parisien. On avait pourtant mal pris la chose parmi les frères et amis. Le clubiste toulousain n'aime pas qu'on fasse fi des cérémonies de son culte démocratique. J'en parlai à Razoua ; et, comme j'aime mes amis, comme je ne pouvais pas oublier que, pendant le siège de Paris, il avait vertement tancé et contraint à se taire un certain Rebut de la Drôlerie qui m'insultait dans *le Figaro*, je lui offris de l'accompagner à la réunion du lendemain et de l'aider ainsi à rentrer en grâce auprès de nos amis mécontents de l'Alliance républicaine.

Ma proposition ayant été acceptée, nous nous rendîmes à la réunion, où Razoua parla de l'organisation de l'Alliance, puis, en chroniqueur militaire, raconta les principaux épisodes de la défense de Paris par l'héroïque garde nationale dont il avait été l'un des commandants. Est-ce assez criminel ! assez communaliste ! assez organisateur de guerre civile !

Il est vrai qu'interpellé, à mon tour, par quelques citoyens non compris dans la garde nationale et dont l'idée fixe, bien naturelle d'ailleurs, était d'avoir un fusil et des cartouches au besoin, je répondis que cela regardait la Mairie, et que, d'après mon entente avec le maire de Toulouse, tout citoyen dont le capitaine du quartier certifierait la moralité et le civisme devait être immatriculé sur les contrôles et armé.

Et, comme on insistait pour la distribution des cartouches, je répondis que fusils et cartouches ne manquaient pas, qu'il y en avait au Capitole et à la préfecture, et que la distribution ne pouvait en être faite qu'en présence d'une urgente et inévitable nécessité.

Razoua partit le lendemain pour Versailles, ignorant les événements qui l'obligeraient à se prévaloir de son titre de député pour y arriver, et ne soupçonnant certainement pas que, peu de jours après, les sentiments d'intime solidarité qui l'unissaient à Courbet et à Delescluze l'amèneraient à échanger ce mandat contre celui de la Commune. Mais n'est-ce pas bien naïf d'essayer de faire accroire tant d'imprévoyance, de désintéressement et d'innocent fatalisme à des gens qui passent leur vie à requérir, instruire, juger et prononcer des condamnations contre leurs semblables !... Armand Duportal

---

[i] On comprend que le passage de Razoua le révolutionnaire est utilisé contre Duportal pour le faire passer pour plus rouge qu'il n'est. Duportal est alors emprisonné en tant que préfet ayant porté atteinte à l'ordre public. Cet ancien proscrit, comme le député du Tarn-et-Garonne Pierre Flamens, semble destiné à souffrir des révolutions.

[ii] Il ne donne pas la teneur des propos prononcés.

[iii] *Le Réveil* est le journal de Delescluze où travaille Razoua et *l'Emancipation* est le journal toulousain de Duportal qu'il avait déjà créé sous la Seconde République et qu'il a relancé en 1870.

*Cet article de 1931 d'Edmond Campagnac (encore un grand oublié) me permet de découvrir le nom d'un autre communard du Tarn-et-Garonne, Jules Kinceler. Je connaissais Razoua mais pas ce natif de Lauzerte. Et j'imagine toute cette histoire révolutionnaire encore cachée jusqu'à aujourd'hui... JPD*

## **Le Quercynol crucifié**

Dans ce roman posthume[i] qui paraît aujourd'hui, le romancier Léon Cladel évoque le drame sanglant de la Commune. Il y peint Paris, le Paris des années douloureuses, le grouillement de sa population qui fermente d'espoir, puis d'indignation et de révolte sous la douleur de la défaite, Paris ivre de courage et de foi libertaire, mené à la catastrophe par des chefs sans envergure et des généraux sans talent.

Dans ces tableaux qui se succèdent comme une suite d'images d'Epinal, tableaux dessinés de main de maître, Cladel fait revivre magnifiquement deux héros qu'il pare de toutes les vertus populaires : Urbaine Hélioiz, la fille du peuple, la Parisienne fanatique de justice et d'équité, et le capitaine Jacques Râtas, «un pacant» du Quercy, un simple et un preux.

Ce Jacques Râtas, ancien zouave promu capitaine sur les champs de bataille de Woerth et de Fraeschviller, vibre d'un patriotisme exaspéré, comme ce peuple de Paris qui se révolte contre les humiliations d'un traité de paix que son orgueil ne peut accepter. Mais ce patriote sous l'influence de son amante, la citoyenne Hélioiz tourne ses yeux vers une humanité meilleure. Tout à la fois patriote et humain, comme un jacobin de 1793, il veut que la guerre civile imposée à Paris soit un effort vers la création d'une cité où l'esprit de justice et de fraternité règnera. Au cours des journées de lutte contre les Versaillais, Jacques Râtas et la citoyenne Hélioiz exaltent le courage des insurgés et, au jour de la défaite, quand il n'y a plus d'espoir de vaincre, ils luttent encore pied à pied, résistant jusqu'au bout dans cette atroce guerre de rues où le vainqueur ne fait pas de quartier, et dans ce Paris, «Christ des cités» Jacques Râtas meurt lui aussi sur la croix, comme autrefois Jésus, le doux insurgé.

Dans des pages magnifiques qui font penser aux meilleurs morceaux de son œuvre, Cladel dépeint l'horrible supplice infligé au communard vaincu par les Versaillais, qui le clouent sur une croix improvisée. Il meurt sur la croix, en prononçant le mot magique d'espoir : *Fraternité* ; il meurt après qu'un moblot, tel autrefois le centurion perçant avec sa lance le sein du Christ, a percé de sa baïonnette sa vaillante poitrine et qu'un plaisantin est venu inscrire au-dessus de sa tête expirante les lettres évocatrices : I.N.R.I., «l'inscription, si belle en sa dérision, qui a traversé les âges sur le front du Nazaréen.»

A quel héros de la Commune pensait Cladel en burinant de son style âpre et tourmenté le portrait de Jacques Râtas ? Lucien Descaves, qui a préfacé le livre,



semble croire que Cladel a voulu dépeindre le sergent Bourgeois, mort lui aussi à Sartory comme le capitaine Rossel, le 25 novembre 1871. Sans doute ni Rossel, ni Bourgeois, ni Ferré, mort avec eux, n'étaient originaires du Quercy, et pourtant Cladel a fait naître en Quercy son héros.

Pourquoi ? Sans doute parce que Cladel, paysan du Quercy lui-même, voulait rattacher à son pays natal un héros qu'il avait créé grand et magnanime, et aussi, parce que Cladel, en écrivant son livre, se souvenait des valeureux compagnons d'armes, ses compatriotes, qui avaient mené avec lui le bon combat contre l'Empire.

En évoquant le souvenir de ces compagnons d'armes de Cladel, je pense notamment à Jules Kinceler et à Eugène Razoua. Chevalier des lettres pour qui la plume était une épée, Jules Kinceler était né à Lauzerte en 1845. Venu tout jeune à Paris, camarade de son «pays» Léon Gambetta, il se lie rapidement avec Jules Vallès, Ranc, Victor Noir, Carjat. Collaborateur du fameux journal de Delescluze, *Le Réveil*, il est arrêté pour machinations contre la sûreté de l'Etat et enfermé à Mazas. En 1870, il a l'honneur d'être compris parmi les inculpés du fameux complot dit «de Blois», inventé pour permettre l'arrestation en masses des démocrates militants ; mais il parvient, avec l'aide de Cladel, à gagner la Belgique ; pas pour longtemps. Il revient crânement prendre sa place de combat dans le Paris révolution-naire. D'une plume ardente il bataille au *Réveil* et il s'attache à Delescluze, qu'il ne quitte pas un instant pendant le siège, pendant la Commune, pendant la semaine sanglante. Et puis, quand la Commune est vaincue, c'est à nouveau l'exil, la vie errante en Suisse, en Portugal, en République d'Argentine et, enfin, le retour à Paris où la misère et la mort l'attendent.

Philosophe souriant et résigné devant l'adversité, Eugène Razoua était né à Beaumont-de-Lomagne, vers 1830, d'une famille d'ancienne bourgeoisie. Soldat tout d'abord comme Râtas, il avait connu la vie africaine ; il s'était en effet, engagé dans les spahis. Puis, libéré de ses obligations militaires, il vient à Paris où il adhère au parti blanquiste. En 1871, il est élu député de la Seine à l'Assemblée nationale, mais il donne sa démission avec Rochefort, Delescluze, Félix Pyat, Cournet, Tridon, Malon et le poète des *Châtiments*, pour protester contre l'attitude de l'Assemblée de Bordeaux et de son vote sur la paix. De retour à Paris, Razoua est nommé commandant de l'un des bataillons de la Garde nationale. Après la victoire des Versaillais il peut s'évader grâce à l'amitié de Tony Revillon et à la complicité d'une grande dame italienne, Mme Ratazzi. Il est condamné à mort par contumace et vit à Genève ; c'est là qu'il écrit *Les Grands Jours de la République*, brochure de combat, qu'il peut faire imprimer grâce à l'amitié agissante de Cladel. De Genève, il ne cessa, en effet, de correspondre avec Cladel, auquel il demande l'hospitalité pour ses écrits dans le Supplément du *Réveil*, que celui-ci dirige. Il lui envoie notamment, à la fin de 1877, une nouvelle rustique intitulée « Luc Tauran » et Cladel lui ayant fait connaître à quelles conditions il serait rétribué, Razoua lui répond : « Tu me dis que la reproduction du « Supplément » se paie un sou la ligne. Un sou vaut

mieux que rien pour de pauvres hères comme nous. « Luc Tauran » a 712 lignes, 35 fr. 60. Est-ce à toi qu'il faut s'adresser pour toucher cette fortune ? »

Comme Kinceler, comme tant d'autres fidèles au souvenir de la Commune, Razoua meurt dans la misère ; il meurt à Genève, et son enterrement donne lieu à une imposante manifestation de tous les exilés qui vivaient là, en terre étrangère, à une imposante manifestation, dis-je, en même temps qu'à un incident curieux. Le deuil — enterrement civil — fut, en effet, conduit par le frère du défunt, en habit de ville, comme un simple bourgeois, mais ce frère était curé de Puylaroque, en Quercy. Respectueux de la volonté fraternelle, il s'était incliné devant les hommages rendus par les francs-maçons et les socialistes à la dépouille mortelle du vaillant communex qu'avait été **Eugène Razoua**. Mais, quand les discours sont terminés, le prêtre se recueille et penché sur la tombe encore ouverte, il dit les prières des morts.

Jules Kinceler, Eugène Razoua, la vie fut souvent cruelle pour vous ; mais vous avez la gloire d'appartenir à cette phalange de vieux démocrates dont le souvenir faisait dire à Henri Rochefort, dans une boutade célèbre : « La Commune est le seul gouvernement honnête que la France ait jamais eu. » Dans ce jugement sommaire, il entre sans doute une grande part d'exagération, mais, ainsi que l'écrit Lucien Descaves « qu'on le veuille ou non, la Commune est entrée dans l'histoire par ce portique de lumière », par cette auréole de gloire qui surent rester pauvres et fidèles à leurs convictions.

La mort de Jacques Râtas, expirant sur la croix pour la défense de ses idées révolutionnaires, a la valeur d'un symbole. Jacques Râtas n'est-ce pas l'image de tous ces héros qui soutinrent le bon combat pour la défense de leur idéal ? Jacques Râtas, le crucifié quercynol, n'est-ce pas Cladel lui-même qu'un de ses contemporains, Alfred Le Petit, avait caricaturé sous les traits d'un Christ, ployant sous le faix de sa croix ? N'est-ce pas Cladel lui-même, mourant pauvre dans sa retraite de Sèvres, après avoir mené toute sa vie un combat acharné pour la défense des idées de justice auxquelles il avait juré tout jeune un indéfectible attachement ?

Edmond CAMPAGNAC

---

[i] Il s'agit *d'I.N.R.I.* que Cladel n'a pas pu publier de son vivant. L'édition de 1931 est en fait une édition partielle. Il faudra attendre 1997 pour découvrir la vraie version de ce roman sur la Commune.

## Razoua et le monde arabe

dans la *Revue du monde musulman* Décembre 1922 il a droit à une biographie reprise pour l'essentiel des préfaces à son livre sur *les Grands Jours de la République*. JPD

### Eugène Razoua.

Né à Beaumont-de-Lomagne le 16 juillet 1830, Eugène Razoua était parent du comte de Raousset-Boulbon, et, descendant sans doute de quelque famille de Sarrasins d'Espagne établi en Gascogne, il portait, ainsi que ses probables ancêtres, un nom africain. Elève du petit séminaire de Moissac, dirigé alors par un prêtre qui, lecteur assidu de Lamennais, rêvait la réconciliation du catholicisme et de la démocratie, Razoua, vers sa quinzième année, s'échappa de cet établissement pour s'embarquer sur un navire de commerce qui partait pour le Pérou ; il raconte lui-même, dans ses *Aventures de terre de mer*, les péripéties de son voyage dans l'Amérique du Sud.

Rentré en France à vingt ans, Eugène Razoua s'engage au 5<sup>ème</sup> chasseurs à cheval, à Vendôme, d'où il fut bientôt détaché à l'École de Saumur. Son attitude au 2 décembre le fait envoyer en disgrâce au 3<sup>ème</sup> spahis et il parcourt l'Algérie, de Guelma à Souk-Ahras et à Bône, fréquentant le plus possible les indigènes, dont il parle couramment la langue et qui lui inspirent une vive sympathie. « Ils sont mes frères, disait-il, et je leur prouverai bien, parbleu que je les aime »

Nul, autant que lui ne déplore les injustices dont ils sont victimes forcé de se battre contre eux, il fait preuve de la plus grande bravoure, mais déplore de les avoir pour ennemis. Sous-officier à 24 ans, il est proposé pour la médaille militaire après une action d'éclat mais ne l'obtient que neuf ans plus tard, en 1863 ; le colonel Guérin de Waldenbach, qui, passé du 5<sup>ème</sup> chasseurs au 3<sup>ème</sup> spahis, était resté son chef, lui promet l'épaulette dans un avenir prochain mais Razoua est las de la vie militaire.

Il vient à Paris en 1864, et sur la recommandation de Tony Revillon, Aurélien Scholl le prend au *Nain Jaune*, dont il est directeur, comme comptable d'abord, comme rédacteur ensuite. Il publie, dans cet organe et dans *la Vie Parisienne*, ses *Souvenirs d'un spahis*, réunis ensuite en volume.

*Les Grands jours de la République*, réunis également en volume, eurent plusieurs éditions, parurent d'abord dans la *Revue Politique* et *le Réveil*, que venait de fonder Ch. Delescluze dont Razoua fut, dès la première heure, le collaborateur et l'ami dévoué.

Razoua inculpé de complot en 1870, après six mois de détention préventive, est acquitté par la Haute Cour de Blois. La guerre éclate; il est élu chef du 60<sup>ème</sup> bataillon de la garde nationale, qui, au 3 octobre, marche sur l'Hôtel de Ville. Cassé de son grade pour ce fait, Razoua est réélu. L'élection ayant été annulée, le bataillon refuse de remplacer son ancien chef qui, devenu simple garde, alla aux tranchées avec les bataillons de marche.

Élu à l'Assemblée Nationale le 8 février, Razoua vote pour la continuation de la guerre. Au 18 mars, il donne sa démission de député, et prend le parti de la Commune qui le nomme lieutenant-colonel commandant de l'École Militaire et président de la Cour martiale. La Commune vaincue, Razoua trouva un asile à Paris chez un homme de cœur qui, sans partager ses idées, estimait son caractère et son courage. Un autre de nos amis, un ancien officier de l'Empire, voulut l'accompagner lui-même jusqu'à la frontière (i).

Le 2 juin 1871, Razoua arrivait à Genève. Le Gouvernement français réclama bientôt son extradition sous l'inculpation d'assassinat, de pillage, de séquestration de personnes et d'incendie; mais, la preuve de ces allégations n'ayant pas été faite, la demande d'extradition fut rejetée. Remis en liberté après une nouvelle captivité de six semaines, Razoua, qui avait été, en France, condamné à mort par contumace, reprit sa carrière de journaliste, collaborant à ***L'Emancipation de Toulouse***, aux ***Droits de l'Homme***, au ***Radical*** au ***Mot d'Ordre***, à ***la Marseillaise***, et publiant, en outre, des nouvelles et des romans. Son arrestation l'avait rendu populaire en Suisse, et il resta à Genève, où il mourut subitement le 29 juin 1878.

« Qui de nous, dit son biographe, Arthur Arnould, ne se rappelle, ne se rappellera toujours sa physionomie si caractéristique, au type arabe. Il avait évidemment du sang sarrazin dans les veines. Tout le disait, notamment sa faculté contemplative et l'horreur du mouvement physique inutile. Il fut bon et dévoué, mieux que cela, simple dans la bonté, simple dans le dévouement, simple dans la vie, simple dans l'héroïsme, simple dans cette lente agonie, épreuve des caractères, qu'on appelle l'exil. »

(i) Le sauveur de Razoua était M. Sylvère d'Ezpeleta; voir MAXIME VUILLAUME, Mes cahiers rouges au temps de la Commune, p. 395-397.

**Cette bio de Razoua est dans le dossier sur LA COMMUNE DE PARIS (1871) ET L'ORIENT, le numéro de la revue étant consacré au Bolchévisme et l'islam.**

**Voici le début du dossier :**

Au commencement de 1921 mourait à Paris le délégué à la Justice de la Commune, dont il était resté le seul survivant, Eugène Protot. Son rôle politique est connu, mais on sait beaucoup moins que Protot était un orientaliste, diplômé de l'École des langues orientales pour l'arabe et le persan, langues dont la connaissance l'aida à vivre pendant ses dernières années, et auxquelles il aurait voulu pouvoir consacrer plus de temps. On ignore de même, ou on a oublié, que parmi les hommes de 1871 se trouvait un linguiste émérite, le général La Cécilia, mort en Égypte, pays où ses études de prédilection l'avaient amené des combattants d'Afrique, de Crimée et du Caucase, comme le général Cluseret, le

romancier Hector France, Razoua, un parent et émule du comte de Raousset-Boulbon, et le général Dombrowski le commandant en chef de la garde siamoise, qu'il avait organisée à l'européenne: Ganier d'Abin ; des chefs de l'insurrection crétoise Flourens et Cipriani ; un journaliste qui, après avoir combattu dans l'armée turque, où Cluseret demandait lui-même à servir en 1878, alla mourir au Soudan, où il était devenu ministre du Mahdi : Olivier Pain, et l'auteur de remarquables travaux sur la musique arabe : Francisco Salvador-Daniel. Le colonel Rossel, délégué à la Guerre, avait étudié le sanscrit et l'hébreu il avait pour officier d'ordonnance un prince Bagration qui descendait des rois de Géorgie.

**Quelques noms de Communards amis des arabes :**

**Anys-el-Bittar**

**Général Napoléon la Cécilia**

**Eugène Protot**

**Colonel Louis-Nathaniel Rossel**

**Colonel Augustin Avril de la Haute Garonne (Revel)**

**Prince Bagration (Russe)**

**Colonel Amilcare Cipriani**

***Razoua dans la Petite revue***

**Petite revue** 18 février 1865, revue hebdomadaire

**Un Spahis** Tour à tour marin et spahis, après avoir fait le tour du monde et séjourné dix ans en Afrique Ernest (1) Razoua est venu planter sa tente à Paris, jeune encore. Il a publié sous ce pseudonyme et sous son nom au Jockey, une série d'articles militaires très originale et fort remarquée.

**Camille Bernard**, Baron Stock, Vicomte d'Albens (Madame Urbain Rattazzi) Marie Studolmine, fille, de sir Thomas Wyse, décédé ministre d'Angleterre à Athènes, et de Laetizia Bonaparte fille de Lucien Bonaparte, épousa en décembre 1848 le comte Frédéric de Solms et se remaria en février 1863 avec M. Urbain Rattazzi ministre d'Italie.

Exilée en 1832 elle se fixa à Aix-les-Bains où elle publia les **Matinées d'Aix** Elle signait Marie Bonaparte Wyse de Solms et quelque fois Camille Bernard.

Deux mois après la revue s'excusera et remplacera Ernest par Eugène. Etrangement on trouve dans le même numéro de la revue Razoua et Mme Urbain Rattazzi, celle qui à la fin de La Commune sauvera Razoua en le changeant en son valet pour ainsi le conduire en Suisse !

## Titre : Les convulsions de Paris. Les prisons pendant la Commune / Maxime Du Camp

Éditeur : Hachette (Paris)

Date d'édition : 1879-1880

Contributeur : Du Camp, Maxime (1822-1894)

Théophile Ferré entre autres, n'ont été arrêtés qu'à la suite d'une délation qu'il était impossible de prévoir, et que l'on ne peut raconter, car le récit ferait lever le cœur. Des libres penseurs, tels que Vallès et Cluseret, se sont sans doute sentis fort humiliés en revêtant le costume abhorré du prêtre; mais combien plus encore dut souffrir Razoua, cet implacable et un peu ridicule ennemi des tyrans, lorsque, pour assurer sa fuite, il endossa une livrée de valet de pied et accompagna, en qualité de domestique, une femme de la famille Bonaparte qui le déposa au delà des frontières. Napoléon Gaillard fut plus simple et prit un déguisement à sa portée : il s'habilla en vidangeur et réussit à gagner les dépotoirs de Bondy en conduisant une tinette qui n'eût point déshonoré ses barricades. La plupart, du reste, n'avaient négligé aucune précaution pour se procurer d'avance de faux papiers d'identité étrangers, et se trouvèrent prêts lorsque le moment fut venu. Ils avaient été plus avisés que le cordonnier Trinquet, qui alla benoîtement se cacher dans les carrières d'Amérique et y fut arrêté comme voleur.



## LE GAULOIS, SAMEDI 7 AOUT 1880

PROFILS COMMUNARDS : EUGENIE RAZOUA

Colonel commandant l'Ecole militaire

Razoua, par sa mère, appartenait aux maisons aristocratiques des Raousset-Boulbon et des Cambyse. Sans grande fortune, son père le destinait à la prêtrise ; il entra avec son frère au séminaire, pendant que sa sœur se faisait religieuse. Le frère continua ses études pour devenir plus tard curé ; Razoua, ne se sentant pas une vocation suffisante, quitta le séminaire pour entrer dans la marine marchande comme pilotin ; en cette qualité, il doubla deux fois le cap Horn. Passé de la marine dans un régiment de cavalerie, qui l'envoie à Saumur, il en est expulsé à cause de ses opinions politiques ; déjà, à cette époque, il était affilié à la Marianne, ce qui ne le désignait pas précisément à l'avancement.

Ses relations de famille le firent admettre dans un régiment de spahis. Après deux congés passés en Afrique, il revient en France avec plusieurs blessures et la médaille militaire.

Arrivé à Paris pour trouver un emploi, par l'entremise d'un ancien camarade de Saumur caserné quai d'Orsay, il fait la connaissance de Tony Révillon, qui se prend pour lui d'une grande amitié. Comme tous les vieux soldats, Razoua narrait volontiers ses campagnes; ces récits plurent beaucoup à Révillon, qui l'engagea à les écrire, et c'est ainsi que *la Vie parisienne* publia une série de nouvelles parmi lesquelles quelques-unes Il Chaouch, Le capitaine Pied-de-Vigne, etc., sont de véritables chefs-d'œuvre de poésie et de couleur locale. Faure les a édités sous ce titre *les Souvenirs, d'un spahis*.

Mais la politique, que Razoua n'a pas abandonnée, le fait traiter les questions militaires au *Réveil*, de Delescluze ; compromis, avec son ami Cournet, au procès de Blois, il est acquitté.

Comme homme privé, il avait conservé de son long séjour en Afrique les attitudes et le mutisme musulmans ; sous cette rude écorce de vieux soldat se cachait un cœur naïf.

Un amour unique a traversé sa vie parisienne, et il y est demeuré fidèle jusqu'à sa mort ; amour désintéressé du reste, car la riieuse Rosa raillait doucement les sentiments passionnés du bon camarade qu'elle menait par le bout de la moustache. Razoua lui faisait parfois des vers, qui étaient acceptés comme un pur encens. L'ancien spahis devenait poète à ses heures le lecteur pourra en juger par le sonnet suivant

Entre mes mains, Rosette, est une fleur brisée ;  
Un jour, de votre robe elle fit l'ornement ;  
Puis le soir je la vis, de fatigue épuisée,  
Sous les pieds de chacun dépérir tristement.

Tout ému, je la pris après l'avoir baisée ;  
Mes pleurs sur ses débris coulèrent tristement



La fleur crut que c'était la goutte de rosée,  
Et, se sentant revivre, elle dit doucement :

« Ainsi que ton amour, ma corolle était pure,  
Doux était mon parfum, fraîche était mon allure,  
Et tout était fini quand le soir est venu. »

Arrête, demandai-je; oh l'amour qui m'enivre  
N'aurait donc qu'un matin pour éclore et pour vivre ?  
Hélas la pauvre fleur ne m'a pas répondu.

Au commencement du siège, Razoua est nommé chef du 61<sup>e</sup> bataillon; il prend une part très active à l'affaire du 31 Octobre ; le gouvernement lui enlève son grade. Cette révocation, les articles du *Réveil*, le procès de Blois, ont éveillé l'attention des masses ; aux élections de février 1871, il est nommé député de la Seine ; porté d'ailleurs sur les listes de différentes nuances, il passe trente-sixième sur quarante-trois.

A Bordeaux, il suit l'exemple de son ami Delescluze et donne sa démission de député. Quoi qu'on en ait dit, son rôle pendant la Commune a été peu important. Président de la cour martiale à sa fondation, le Comité de salut public a dû le remplacer par Rossel, trois jours après son entrée en fonctions ; il acquittait indistinctement et sans exception tous les inculpés, quelles que fussent d'ailleurs leurs opinions et la nature de l'accusation portée contre eux.

Relevé de ses fonctions, il se confina dans son commandement de l'Ecole militaire, où il n'avait, du reste, rien à faire. Lorsque sonnait l'heure réglementaire de l'absinthe, on voyait le colonel Razoua arriver soit au café de Madrid, soit au café du Rat-Mort, ses endroits de prédilection.

Un seul incident a marqué pendant son existence si tranquille de la Commune.

Ancien élève de Saumur, maréchal des logis de spahis, c'était un beau cavalier. Un jour, pendant la semaine qui a précédé la rentrée à Paris, il descendait de cheval devant le Rat-Mort. Son sabre, dont les belières étaient détachées, se ficha entre deux pavés et resta debout ; Razoua, en cavalier accompli, leva la jambe avec grâce, volta le pied dans l'étrier, et s'assit brutalement sur la poignée de son sabre ; heureusement que c'était la poignée, car, si c'eût été le fourreau, il était empalé.

Le choc néanmoins fut douloureux, et il était encore malade lorsque les obus des Versaillais vinrent éclater dans la cour de l'Ecole militaire. Il fallait déguerpir : un ami demeurant rue Rochechouart le recueillit. Le lendemain, il était installé en toute sécurité chez un ancien compagnon d'armes, M. le baron E. Le 24 juin, M. E. muni d'un passeport diplomatique, partait pour Genève en compagnie de son secrétaire don Estaban Marquez. Ce dernier, âgé d'environ quarante ans, complètement rasé, portait le costume semi-ecclésiastique des licenciés en théologie de l'Espagne. Une large cicatrice provenant d'un coup de feu marquait une des joues. A la station-frontière de Bellegarde, le commissaire de police s'approcha du wagon dans le coupé duquel étaient installés E. et son secrétaire.

– Vos passeports ?  
– Donnez les passeports, dit en espagnol E. à son compagnon.  
– Don Estaban ne bougea pas.  
– Les passeports, cria E. avec un geste expressif.  
Le secrétaire tressaillit et, ouvrant sa gibecière, tendit le papier.  
- Bien, messieurs ! vous êtes en règle.

Quelques minutes après, le train entra en Suisse.

Le commissaire de police Dubuc n'avait pas reconnu, sous le costume clérical, son ancien collaborateur à *la Marseillaise*, le citoyen Razoua.

Le soir même, Razoua dînait à l'hôtel de la Métropole, à Genève, avec l'oncle de son ami E. chambellan de la reine Isabelle. Après le dîner, comme tous les trois sortaient pour faire une promenade, ils furent croisés dans la cour par la Reine, qui, trompée par le costume de Razoua, faillit lui demander sa bénédiction.

A Genève, il mena une vie assez casanière, il venait cependant tous les jours savourer sa chère absinthe et fumer sa bonne pipe au café du Nord. C'est là qu'il fut arrêté sur une demande en extradition pour crimes de droit commun. Grâce aux efforts de M Amberny, avocat, qui sut le laver des accusations portées contre lui, il fut relâché. Sa détention avait duré deux mois.

En Suisse, il a vécu avec de l'argent que lui envoyait sa famille, et de correspondances qu'il adressait à différents journaux, entre autres *L'Emancipation* de M. Duportal. *La Marseillaise* lui a publié un roman ; nous pouvons en parler sans crainte de passer pour un délateur, l'homme, le journal n'existant plus. Dans les derniers temps, sa mère était morte, laissant une petite fortune. Razoua n'avait pu hériter, à cause de sa condamnation mais son frère lui réserva religieusement sa part.

Il est mort, à Genève, d'un épanchement sérieux qui l'a surpris au Café du Nord. Atteint de la nostalgie du boulevard, il regrettait trop le café de Madrid et le Rat-Mort, et peut-être aussi sa chère Rosette, l'ingrate enfant du sonnet.

M. BECQUET

### **Gaulois 20-12-1868 : article amusant**

Paris-Gazette reçoit, de l'un de ses collaborateurs, M. Eugène Razoua, une lettre datée de Landerneau. D'après le cicérone qui le guidait, les églises renferment des choses farces.

A Saint-Thomas, écrit-il, sur une corniche, un renard à mine papelarde prêche à des poules dévotes, et, comme pendant, un porc frotte son grouin au robinet d'un tonneau. Mais le bouquet est à l'église de Saint-Houardon, patron de Landerneau ; il y a là un tableau oh ! mais un tableau...

- De quel maître ? interrompis-je.

Le Gascon riait à se tordre.

- Oh ! d'un maître du crû et qui se nomme Yan d'Argent, s'il vous plaît ! Oh ! ce nom ! oh ! ce tableau !

Ce « maître du crû » est, en effet, un peintre né dans cette charmante petite ville et, qui lui a fait don d'un fort beau tableau représentant un épisode de la légende du saint :

O prodige nouveau / Il s'embarque sur l'eau / Dans une auge de pierre

A travers les rochers / Il courut des dangers / Bien plus grands que sur terre.

Et ce peintre a conquis dans l'art une place assez brillante ; il se nomme Yan d'Argent ?

Armand GOUZIEN.

## Maxime Guillaume Cahiers rouges

RAZOUA

Lundi 22 mai. Premières heures du jour. La veille, Vaillant nous a donné, à Vermersch et à moi, à l'issue du déjeuner auquel il nous avait conviés rue de Grenelle, rendez-vous pour ce matin d'aujourd'hui, à l'Instruction publique. A la délégation à l'Enseignement, comme on disait.

Rendez-vous ! Les Versaillais sont entrés. Ils sont au Trocadéro... Plus près peut-être...

Et je me remémore le déjeuner — le dernier sûrement — dans la grande salle à manger du ministère. Une douzaine de figures connues. Présidant la table, madame Vaillant, la mère du délégué, femme de haute intelligence et de grand cœur, qui a voulu rester aux côtés de son fils. Madame Jaclard, femme du colonel commandant la 17<sup>ème</sup> légion, adjoint de Clemenceau à Montmartre sous le siège. Madame Sapia, la veuve du commandant tué place de l'Hôtel de Ville le 22 janvier. Flotte. Constant Martin, secrétaire général de la délégation. Nous deux. D'autres.

La conversation roule, pendant tout le déjeuner, sur d'autres hommes les otages et l'échange contre Blanqui. Flotte a bâti un nouveau projet.

— Nous viderons les prisons, s'il le faut, dit-il avec feu. Nous les leur donnerons tous, les curés, les magistrats, tous, tous...

Hélas! Trop tard...

J'erre... Je me dirige rue de Seine, chez Vermersch... Personne... Je l'ai laissé, la veille au soir, chez Rachel.

J'ai passé la Seine... Place du Palais-Royal... Il n'est que sept heures... Un gros de fédérés sous les arcades du Théâtre-Français... Qui me donnera des nouvelles ?...

A la terrasse du café de Rohan, seul, Razoua.

Razoua, en uniforme de colonel. Tunique à revers rouges à demi déboutonnée, ceinture rouge. Tête nue.

Le képi aux cinq galons, près de lui, sur une chaise. Le sabre entre les jambes.

— Eh bien?

— Je viens d'évacuer le Trocadéro...

Et, me montrant du doigt le bas de la jambe :

— Un éclat d'obus... La cheville à moitié écrasée... Impossible de me tenir debout... Je rentre chez moi...

Demain, je serai dispos... J'irai à l'Hôtel de Ville...

— Alors ? Ils sont au Champ de Mars ? Avancent-ils vite ?...

— Qu'en sais-je?... Je n'ai vu personne... Je ne sais rien...

Une voiture passe, au petit pas.

Razoua se dresse à demi, appuyé sur son sabre... Il se hisse sur les coussins, étale sa jambe malade... Nous nous serrons les mains...

Genève

Deux mois après. Juillet. A Genève. Je revois Razoua pour la première fois depuis notre rencontre au Palais-Royal. Plus de revers rouges. Plus de ceinture écarlate. Plus de sabre. Veston de velours et pantalon de coutil gris. Cheveux en brosse grisonnants. La barbe longue en pointe. L'ancien colonel de la Commune, avec son nez fortement busqué, son front

largement découvert et ses yeux bleus, a toujours l'allure militaire. Jetez sur ses épaules un burnous, coiffez le crâne d'une chéchia, et vous aurez devant vous le parfait spahis. Car, avant d'être journaliste au Réveil de Delescluze, chef du 60ème bataillon de Montmartre sous le siège, représentant du peuple de Paris à l'Assemblée de Bordeaux et colonel commandant l'École Militaire sous la Commune, Razoua a été chef de spahis en Afrique<sup>i</sup>. De son long séjour en Algérie, Razoua a conservé l'habitude du silence et la nostalgie du rêve. Pendant toute une après-midi, il reste, seul, assis à la terrasse d'un café, le regard perdu sur les montagnes ou sur la nappe brillante du lac. A quoi pense-t-il ? Quelles visions lointaines retiennent sa pensée ?

De temps à autre, il hume une gorgée de son verre d'absinthe blanche, tire de sa pipe à large fourneau et à manche de merisier recourbé, une longue bouffée, qu'il regarde s'étendre lentement et s'évanouir dans le bleu du ciel.

Un camarade survient-il, qui lui apporte quelque nouvelle de l'Assemblée de Versailles, un discours de Thiers, l'œil bleu s'allume, les sourcils se haussent, le front se ride... Le silence fait place à la parole exubérante, à la colère.

— Vieille canaille...

Le camarade parti, Razoua se plonge de nouveau dans son rêve. Il rafraîchit son absinthe, pousse de nouvelles spirales de fumée. Et c'est ainsi tous les jours.

Au café du Nord. Je ne sais plus quel nouveau fugitif nous est arrivé. Il nous dit son odyssée. Comment il s'est servi d'un bon gendarme pour nous rejoindre. Il s'était installé dans un petit village voisin de la frontière. Et, comme il maniait assez gentiment le pinceau, il s'en allait, l'après-midi, son chevalet sur l'épaule et sa boîte de couleurs à la main, faire quelque pochade. Un jour, il s'est campé à quelque cent mètres de la frontière, qu'il n'ose cependant franchir. Passe un gendarme, qui s'approche de l'artiste, le regarde étaler ses couleurs sur la toile.

La conversation s'engage.

— Où allez-vous comme ça ? demande le peintre.

— A Genève, au consulat de France.

— Tiens, je n'ai jamais vu Genève !

— Voulez-vous venir avec moi ? C'est tout près... une promenade...

En route donc. Les deux amis arrivent à Genève. Le gendarme se dirige vers le consulat.

— Rendez-vous ce soir ici, dit le Pandore.

Et on se serre les mains.

— A ce soir.

Le gendarme attend encore. On rit.

Ce sont chaque jour des histoires semblables.

Razoua, qui a écouté sans mot dire, retire sa pipe de ses lèvres, secoue le fourneau sur le marbre de la table... Nous voyons qu'il a quelque chose à nous raconter...

— Oh I moi, c'est bien simple. J'ai trouvé — et j'en suis fier — un ami qui, certes, ne partage aucune de nos convictions. C'est un aristocrate. Mais c'est avant tout un homme de cœur. Cet ami, riche et titré, m'a offert l'asile que bien d'autres, en ces jours de lâcheté, m'eussent peut-être refusé. Il s'est procuré un passeport espagnol au nom de Martinez... Lui-même, l'ami, est d'origine espagnole... Et moi, basque, je parle la langue... Il a pris deux places de première, et il ne m'a laissé qu'ici, sur la terre libre, après m'avoir embrassé. C'est tout. Vous voyez, mon récit est court.

— Et le nom de cet ami ?

— Vous ne le connaissez pas... Il s'appelle le marquis d'Ezpeleta, Sylvère d'Ezpeleta

Longtemps, bien longtemps après, je publiais, dans l'Aurore, une chronique sur Razoua. Les journaux avaient annoncé la mort d'Antonio d'Ezpeleta, l'escrimeur célèbre. Le mort était-il

celui qui avait sauvé notre ami ? Je racontai, tel que Razoua nous l'avait dit à Genève, le court récit de l'évasion. Quelques jours après, je recevais de M. Sylvère d'Ezpeleta la lettre suivante :

Bordeaux, 28 avril 1907.

Cher monsieur,

Je viens d'être assez gravement malade, ce qui m'a empêché de vous écrire plus tôt pour vous prier, si possible, de m'adresser quatre ou cinq numéros de l'Aurore du 5 mars, où se trouve votre article : Comment je me suis souvenu. C'est par erreur que vous nommez mon frère Antoine, qui ne connaissait même pas mon vieux camarade et bon ami Razoua, qu'il vit une seule fois dans notre appartement du boulevard Malesherbes, le jour où je partais pour Genève avec le dit Razoua, très bien grîmé et méconnaissable, mon secrétaire particulier, sous le nom d'Esteban Martinez, ancien sous-officier à la Légion étrangère.

Déjà, au 31 octobre, l'ami Razoua était venu, dans la nuit, se réfugier chez moi, rue Gaumartin, où j'occupais seul l'ancien appartement de la veuve du sculpteur Pradier.

Pendant toute la Commune, je restais à Paris et j'allais souvent voir Razoua à l'École Militaire, où il n'occupait que deux modestes pièces du rez-de-chaussée. Le jour où la poudrière du Gros-Caillou sauta, je me rendais en voiture découverte à l'École Militaire avec mon camarade de la guerre du Mexique, le colonel Kodolich, aide de camp de l'empereur Maximilien, et à ce moment-là aide de camp de l'empereur d'Autriche.

Avenue de La Motte Picquet, nous offrîmes notre voiture pour transporter les blessés du Gros-Caillou et nous rendîmes à pied chez Razoua, à qui je présentai le colonel Kodolich. Nous prîmes l'absinthe ensemble, et le colonel fut émerveillé de l'ordre et du calme qui régnaient à l'École Militaire.

Très intéressé par les renseignements qui lui étaient donnés par Razoua, il lui témoignait son admiration du bon résultat obtenu par son habile et sagace administration. En partant, Kodolich invitait Razoua à venir le voir à Vienne, l'assurant de tout le plaisir qu'il aurait à lui rendre sa cordiale hospitalité.

Quelques temps après la Commune, alors qu'il n'y avait plus de danger pour moi, Olivier Pain publia dans le journal de Rochefort un long article élogieux pour moi, racontant l'évasion de Razoua et notre voyage en Suisse.

Je vous donne ces détails, pensant qu'il vous sera agréable de savoir que le sauveur de notre ami commun n'est point mort et qu'il jouit encore d'une bonne santé.

Avec mes remerciements, agréez, cher Monsieur, mes bien cordiales salutations.

Sylvère d'Ezpeleta.

Razoua est pauvre. Jamais une parole amère. Jamais un regret. Il pourrait être à Versailles, tranquillement assis sur le velours rouge de son fauteuil législatif. Toucher, chaque mois, à la caisse de l'Assemblée, la bonne prébende. Il est à Genève. Sans ressources.

Il ne fait entendre aucune plainte.

Son devoir était de venir combattre aux côtés de ceux qui lui avaient donné leurs voix. Il les a rejoints. Sans s'interroger une minute. Sans se demander s'il marchait vers la victoire ou vers la défaite. Vers l'exil. Vers la mort peut-être... En ces temps lointains, qui semblent déjà légendaires, ils étaient quelques-uns encore — trop rares — qui croyaient au devoir.

Razoua était de ceux-là.

Il vivait, dans un faubourg de Genève, aux Eaux-Vives, chez un ami, Fesneau, que les événements du Midi avaient contraint à s'exiler. De temps à autre, une maigre copie acceptée dans quelque rare journal de Paris lui mettait en poche de quoi s'asseoir au café du Nord. L'été à la terrasse. L'hiver frileusement tapi près du poêle, dans son éternel rêve.

Six années de la vie monotone de l'exil s'étaient écoulées, tant bien que mal, coupées d'espoirs et de déceptions, quand, un beau jour, Razoua apprit qu'il héritait.

Oh ! pas d'une fortune. Arrivé la veille, d'Altorf où j'habitais, à Genève, je traversais le pont du Mont-Blanc quand je me trouvai face à face avec Razoua.

— Eh oui, j'hérite. Mon frère le curé est mort. Il m'a laissé une rente de douze cents francs. Payée par un intermédiaire. Car vous pensez bien que le fisc mettrait l'embargo dessus, si la succession me touchait directement.

Et me montrant en riant son pantalon de coutil à raies bleues — nous étions en été — son veston d'alpaga et son chapeau canotier :

— Me voilà tout de neuf habillé...

Douze cents francs de rente. Pour l'ancien spahis, c'est la tranquillité, la vie du lendemain assurée, le café où il va lire ses journaux de France, l'absinthe évocatrice de rêves, la blague à tabac bourrée... l'existence économe, sobre, heureuse... en attendant de revoir la Patrie.

A Zurich, où je suis depuis quelques jours. Une dépêche.

O stupeur. Razoua est mort. C'est un ami de Genève qui m'annonce la fatale nouvelle :

« Razoua, frappé congestion, mort dans mes bras. »

Il était venu, comme tous les soirs, à l'heure de l'absinthe, au café du Nord. Il quitte sa table pour s'approcher du billard. Subitement, il porte la main au front, penche la tête en arrière et tombe.

On s'empresse autour de lui. Alavoine, qui a son imprimerie en face, rue du Rhône, arrive en hâte. On transporte Razoua, qui respire encore, aux Eaux-Vives, dans sa petite chambrette.

— Nous pleurons tous, me racontait plus tard Alavoine. Nous lui prenions, à tour de rôle, ses mains, déjà glacées. Nous l'appelions. Hélas! ses lèvres étaient closes pour toujours.

Le lundi — Razoua était mort le samedi 29 juin 1878 — on le portait au cimetière de Plainpalais. Genève fêtait ce jour-là le centenaire de Jean-Jacques Rousseau.

Les rues, pavoisées, étaient coupées d'arcs triomphaux.

Les maisons fleuries. Le ciel magnifique. Le cercueil, recouvert d'un drap rouge, passa sous les oriflammes et les guirlandes de feuillages. Alavoine, derrière le mort, tenait haut levé le drapeau du 22<sup>ème</sup> bataillon fédéré, conservé, depuis les grands jours, comme une relique, par les vaincus...

uns près des autres, à Altorf.

---

<sup>i</sup> Razoua (Eugène). Souvenirs d'un spahis, avec préface de Tony Révillon. Paris, Achille Faure, 1866. — Voir L'Homme qui tue, d'Hector France, qui fut de l'escadron de Razoua.